



HAL
open science

Basurama ou les collectifs d'architectes en Espagne : manifeste d'une pratique en mouvement

Elena Mary

► **To cite this version:**

Elena Mary. Basurama ou les collectifs d'architectes en Espagne : manifeste d'une pratique en mouvement. Architecture, aménagement de l'espace. 2017. dumas-01807096

HAL Id: dumas-01807096

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01807096v1>

Submitted on 4 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Basurama ou les collectifs d'architectes en Espagne : manifeste d'une pratique en mouvement.

De l'éloignement de la profession à la réinvention de la discipline.



Merci à Noël Jouenne mon directeur d'étude pour sa disponibilité et sa patience.

Merci au collectif Basurama et à Jose Luis Garcia Grinda, professeur et ancien étudiant à l'ETSAM pour avoir pris le temps de répondre à mes questions.

Merci au collectif et maintenant agence Encore Heureux de m'avoir permis de découvrir, à travers un stage, l'une des formes que pouvait prendre un collectif avec le temps.

Merci à Mathilde Noirot de m'avoir éclairée de son expérience de stage au sein du collectif Basurama.

Merci à Charlette pour ses conseils avisés.

Merci à Nathalie et Stéphane, mes deux relecteurs.

Sommaire.

Introduction.	p.5
Partie I. Du Collectif aux collectifs.	p.8
1. Emergence des collectifs d'architectes en Espagne.	p.8
2. Aperçu du paysage des collectifs espagnols.	p.16
3. La démocratisation de pratiques nouvelles.	p.27
Partie II. Basurama, activistes théoriciens.	p.33
1. Composition d'un collectif pionnier.	p.33
2. Champs d'actions.	p.39
3. Diffusion d'un modèle d'action.	p.45
Partie III. Vers le redess(e)in d'une pratique ?	p.51
1. La question du réemploi comme nouvelle matière de projet.	p.51
2. Interdisciplinarité et ouverture, une discipline en renouvellement.	p.58
3. le collectif, une issue à une profession en crise ?	p.61
Conclusion.	p.68
Bibliographie.	p.73
Annexes.	p.76

Introduction.

Choix du sujet.

C'est durant mon année de mobilité passée à Madrid que j'ai découvert le travail des collectifs d'architectes et notamment celui de Basurama. La capitale espagnole regorge de lieux - parfois méconnus - investis par les œuvres, installations, expositions, évènements conçus par ces architectes qui se revendiquent comme groupes, unis par une vision commune de l'architecture.

Leur discours a fait naître de nombreux questionnements quant à la pratique de l'architecture telle qu'elle est communément admise. Parallèlement, l'enseignement dispensé à l'école technique supérieure de Madrid (ETSAM) où j'étudiais n'a fait qu'accentuer mes questions, alors qu'on nous demandait de projeter seul, une ville entière, créée de toute pièce, tournant le dos à toute initiative collective et à toute idée d'économie de moyens.

Les collectifs d'architectes veulent ouvrir l'architecture à de nouvelles disciplines, mais également à des idéologies nouvelles, à une conscience de la ville, de l'environnement, de nos modes de consommation et de production. Il m'est parfois arrivé de ressentir un certain malaise devant un enseignement qui ignore des problématiques primordiales. Comment construire en sachant que les matériaux fossiles manqueront et que les ressources s'épuisent ? Ne peut-on pas concevoir autrement qu'en consommant systématiquement des matériaux neufs (voués à être jetés dès la destruction de l'édifice) ? Peut-on dessiner la ville autrement ? Comment rétablir la communication entre les usagers et l'architecte ? Comment se sortir de cet élitisme qui nous rend peu accessibles et coûteux ?...

J'ai trouvé la philosophie véhiculée par les collectifs extrêmement optimiste et positive, tant elle m'a montré la richesse et la diversité des réponses et des alternatives que peuvent apporter des personnes face au manque de moyens (des réponses bien plus créatives même, qu'en l'absence de contraintes). C'est en cela que je donne du sens au métier d'architecte.

Définition.

Collectif (n.m) : *Ensemble de personnes participant d'une manière concertée à une entreprise.* Définition du dictionnaire Larousse.

Il est difficile d'apporter une définition de ce qu'est un collectif d'architectes tant celui-ci peut prendre des chemins et aspects différents. Il s'agit d'approcher une structure qui n'est pas réglementée en tant que telle, qui n'a pas en somme de statut officiel, (en France, juridiquement, elle peut l'être par la loi de 1901 qui régle le statut des associations collégiales ou à statut de collectif). En Espagne, il existe des alternatives à leur statut juridique ; certains ont le statut d'entreprise, d'autres sont à la fois association et entreprise, parmi ceux-là, certains peuvent être des sociétés coopératives. D'autres sont des organisations informelles, et d'autres encore sont des associations ou des ONG. Il semble cependant que le modèle associatif soit le plus répandu. Si l'on s'en tient purement au statut juridique, le collectif n'existe pas, mais il impacte pourtant à la fois dans le monde de l'architecture et dans la rue. Je m'emploierai donc à tenter de couvrir ce vaste terme, en étant aussi précise que possible.

Un collectif d'architecture correspond à ensemble de jeunes architectes, urbanistes, paysagistes, designers (etc...) engagés, qui choisissent de faire (le plus souvent juste après l'obtention de leur diplôme) du projet architectural et urbain une pratique collective. Margaux Darrieus, journaliste et architecte parle de l'appellation de «collectif d'architectes» comme renvoyant non seulement à la forme de ces groupes, mais aussi et surtout à leur philosophie d'action¹.

Ces collectifs se réunissent autour de revendications, d'idées et d'intentions communes, leur but n'est pas de construire pour répondre à une demande, mais plutôt à l'inverse de chercher un problème, pour y construire une solution. Il y a derrière la pratique du collectif une vision politique et engagée. L'un des fondements du collectif par opposition à l'agence - et il s'agit d'un fait vérifiable pour tous - est le fonctionnement horizontal, ou l'absence de hiérarchie pyramidale.

Contrairement à ce que l'on a toujours pu observer et constater à travers l'histoire de l'architecture, à savoir l'architecture d'auteur - avec un ou plusieurs architecte à la tête d'une agence ou entreprise d'architecture, dont le nom seul suffit à évo-

¹ Margaux Darrieus, Collectifs d'architectes, AMC n°232, Avril 2014.

-quer une marque - est, dans le cas des collectifs, nié. Chacun des membres du collectif sont associés, ont la même responsabilité et sont placés au même niveau hiérarchique. Le deuxième aspect fondamental qu'on peut prêter, je crois, à tous les collectifs d'architecture est le degré d'implication dans les lieux du projet. Les membres de ces groupes cherchent à pratiquer l'architecture (et ce qui l'entoure) autrement et cela passe par des interventions physiques, qu'ils construisent eux-mêmes ou avec les habitants, dans des rues, des quartiers, des places, des champs etc. On peut ajouter à cela que les pratiques des collectifs - pour la majorité - traduisent une sensibilité environnementale, un souci d'économie, parfois de réemploi mais s'engagent aussi souvent en faveur des droits pour les minorités. Qu'il soit social, urbain, politique ou autre, le collectif aspire à un changement sociétal profond. Nous nous intéresserons au cas de l'Espagne, un climat particulièrement actif en terme de collectifs, notamment du à forte concentration de collectifs pionniers tels que Basurama à Madrid.

Problématique.

Comment les collectifs d'architecture en Espagne et plus précisément Basurama à Madrid, manifestent la nécessité d'un renouvellement des pratiques de l'architecture et questionnent la prévalence de notre système de surconsommation actuel par le réemploi des déchets qui en sont issus ?

Méthodologie.

Afin de saisir le contexte d'émergence propre à l'Espagne des collectifs d'architectes, nous découvrirons dans un premier temps l'évolution du paysage de l'architecture espagnole qui a vu apparaître les collectifs pionniers, jusqu'à la multiplication de ce modèle et ce que cela implique. Dans un second temps nous nous pencherons sur le cas du collectif Basurama, dans le but de comprendre l'étendue de la philosophie et l'idéologie d'un des premiers collectifs d'architectes en Espagne, mais aussi l'un des plus influents. Enfin, dans un troisième temps, en appliquant les conclusions de la partie précédente, nous élargirons la question d'un renouvellement des pratiques à l'ensemble des collectifs d'architectes espagnols.

Partie I. Du collectif aux collectifs.

1. Emergence des collectifs d'architectes en Espagne.

1.1. Des facteurs politiques et économiques ?

A la création de la première école d'architecture en Espagne, la Escuela Especial de Arquitectura de Madrid, fondée en 1844, puis à celle de l'école de Barcelone et au reste des écoles fondées par la suite, la formation de l'étudiant en architecture était tournée vers le dessin, l'histoire et la technique. Un enseignement qui laissait donc peu de marge de manœuvre à des réflexions ou travaux collectifs. On rêvait au modèle romantique de l'architecte comme un praticien exerçant seul son art. Ce n'est que peu à peu, avec l'évolution des enseignements, et l'arrivée de la dominance du projet d'architecture qu'on assiste à des regroupements d'étudiants, dans le cadre des études.

L'architecte Luis Fernández-Galiano - professeur à l'ETSAM (Ecole Technique Supérieure d'Architecture de Madrid) et directeur de la revue *Arquitectura Viva* - évoque son propre groupe d'étude formé dans les années 1970 comme précurseur des collectifs espagnols et l'apparente au fonctionnement de ceux-ci. Ces jeunes architectes encore sous le régime franquiste, menaient ensemble quelques projets communs de petite envergure dans un local sombre à Madrid. Rassemblés par une radicalité politique qui les mettait en marge, ils dédiaient une bonne partie de leur temps à militer dans des partis clandestins d'extrême gauche. Dans cette période d'insertion professionnelle précaire, nourris par des influences telles que celles des avant-gardistes révolutionnaires ou encore le collectif créatif de Tatlin, ils proclamaient dans un premier temps leur opposition avec le régime en place et dans un second temps, une intention de rompre avec l'architecture d'auteur, produite par un seul homme (comme une marque). Bien que cette comparaison entre ce groupe de jeunes architectes peinant à s'insérer dans le monde professionnel et les collectifs tels qu'on les connaît aujourd'hui soit intéressante, elle reste anecdotique. En effet on ne peut réellement établir une filiation dans le sens où le petit groupe madrilène des années 1970, sans nom, était une conséquence du contexte économique et politique de l'époque, de la difficulté de trouver sa place dans le monde de l'architecture espagnole et apparaît davantage comme un phénomène subi, un moyen provisoire de pallier à l'inactivité. Mais surtout, en répondant à des demandes de projets classiques (la maison d'un professeur des Beaux-arts par

exemple), ils ne changeaient pas profondément le sens de la pratique de l'architecture et reproduisaient finalement le fonctionnement d'une agence d'architecture, à ceci-près que celle-ci fut engagée (pendant un temps) politiquement.

L'année 1975 (celle de la mort du dictateur Franco) marque le tournant d'une politique nouvelle en Espagne, issue d'une volonté de rupture avec le régime franquiste et son parti unique, le Movimiento Nacional. Un nouvel Etat social naît, basé sur la démocratisation et la décentralisation, où l'Etat transmet ses compétences aux communautés autonomes.

Parallèlement à cette modernisation institutionnelle, en janvier 1986, l'Espagne fait son entrée dans l'union Européenne, alors appelée CEE. Le sociologue espagnol Gregorio Rodríguez Cabrero qualifie la période allant de 1990 à 2007 comme une phase de consolidation de l'état social espagnol². Une phase qui suit celle de l'expansion, reposant sur un accroissement de la consommation et des investissements immobiliers, qui forme peu à peu la bulle immobilière espagnole. C'est au début de cette période de «bienestar» (bien-être), dans le milieu des années 1990, que l'on voit apparaître la formation des premiers collectifs d'architectes tels qu'on les a définis en Espagne. Le tout premier groupe que l'on pourrait citer comme pionnier est Recetas Urbanas, créé en 1996. Par la suite, entre 1998 et 2002 on assiste à la création de 7 autres collectifs (dont Basurama, notre objet d'étude) dans toute l'Espagne. On ne voit aucune autre apparition avant 2005, et même après cette année, le nombre de collectifs créés à l'échelle du pays reste peu élevé. La fin de l'année 2007 marque la fin de la croissance économique jusque là observée en Espagne, et dans le courant de l'année 2008 la bulle immobilière éclate. Cela impacte beaucoup sur le système bancaire déjà fragile, certaines banques avaient en effet spéculé sur l'immobilier. Par association et au vu du manque de productivité dans le secteur de la construction, cette crise finit par atteindre le marché de l'emploi. L'année 2010 amorce la lutte contre la récession, avec un certain nombre de réformes (relativement rigides) qui affectent le marché du travail et la protection sociale. Peu à peu, le dialogue social instauré depuis la démocratie se rompt, avec la confiance des espagnols envers les institutions. Pour finir, les enquêtes de l'INE (Instituto Nacional de Estadísticas) montrent de très forts taux d'émigration d'espagnols de tout âge et de toute profession entre

² Gregorio Rodríguez Cabrero, L'État-providence espagnol : pérennité, transformations et défis, La Documentation française, n° 115, 2008.



Fig.1.

les années 2008 et 2012. Parallèlement à ces observations, on note aux mêmes périodes un véritable boum d'apparition de collectifs d'architectes, avec pas moins d'une quarantaine de groupes influents créés entre 2008 et 2012 (et un pic atteint en 2011).

Cette corrélation pourrait s'expliquer de deux manières. Bien évidemment, on ne peut associer complètement le phénomène de création du collectif à la crise, d'une part parce que les collectifs pionniers sont nés bien avant, et d'autre part parce qu'on peut établir des comparaisons avec le cas de la France (et des autres pays de l'Union Européenne) ou des Etats-Unis, où des collectifs sont nés de la même manière avec des aspirations parentes, sans pour autant s'insérer dans le même contexte. Il ne s'agit donc pas d'une parade pour affronter la crise de l'emploi. En revanche, au regard de la soudaine multiplication de ce genre de structures en Espagne, en parallèle avec une crise économique et sociale, la question se pose.

Est-ce en réaction à la crise que le nombre de collectifs a augmenté de manière significative ? Est-ce seulement lié à la démocratisation de ce modèle - les premiers collectifs étant parvenus à étendre leur influence précisément à cette période - On peut sans doute situer la réponse à mi-chemin entre les deux, les premiers collectifs apparaissent comme des cas isolés, animés par des problématiques et opinions politiques qui leur sont propres, peu à peu ils parviennent à multiplier leurs actions, étendent leurs moyens de communication, notamment grâce au développement d'internet et donc répandent peu à peu leur philosophie. D'autre part, les jeunes architectes (ou encore étudiants) doivent faire face non seulement à la pénurie de l'emploi juste après l'obtention de leur diplôme mais aussi au rôle préétabli du praticien qui commence en bas de la pyramide hiérarchique de l'agence et qui doit gravir péniblement les échelons avant de pouvoir commencer un travail véritablement intéressant. L'augmentation soudaine du nombre de collectifs créés lors de l'année 2011 (une quinzaine) semble confirmer l'hypothèse selon laquelle le contexte politique, économique et social influencerait sur la prise d'ampleur de ce phénomène. En effet, c'est durant la même année qu'on voit naître à Madrid les mouvements de joventud sin futuro (jeunesse sans futur) et 15-M (les indignés), protestant contre le système électoral, les décisions politiques prises au long des années suivant la récession mais aussi le bipartisme qui opposait alors les deux

Fig.1. Les indignés protestent dans les rues de Madrid.

Crédit photo Jesus Diges, 2011,
<http://theconversation.com/15-m-back-on-spains-streets-as-protest-goes-global-3495>

partis traditionnels ; le PP (parti populaire) et le PSOE (parti socialiste ouvrier espagnol). Mais au delà de cette forte opposition au système politique en vigueur, ces mouvements avaient de plus larges revendications, visant à long terme l'abolition de la société de consommation, une redistribution qui rendrait à chacun des conditions de vie dignes. Il s'agit également de mouvements au fonctionnement horizontal, où tous les membres sont acteurs. Ces faits font très largement écho aux revendications et à la structure des collectifs et il paraît évident que l'année 2011 a été témoin d'une forte émulation et d'influences, tant de la part des collectifs engagés déjà existants, que de la part de ces mouvements qui se sont nourris, les uns à travers les idées des autres, chacun aspirant au changement d'un système obsolète.

1.2. Le règne d'un système hiérarchique unique, le fonctionnement pyramidal.

Si l'on regarde la production architecturale espagnole de ces 20 dernières années, on voit fleurir des constructions de grande envergure, tant par la taille et la réputation que par le budget. L'Espagne met d'abondants moyens dans la création de nouveaux bâtiments publics et cela s'explique de deux manières. D'un côté, l'expansion favorise les spéculations et investissements de nombreuses entreprises dans l'immobilier, et donc la naissance de la bulle immobilière dont nous avons précédemment parlé, de l'autre, c'est la conséquence de l'entrée de l'Espagne dans l'union Européenne. En effet, à partir de 1986, l'UE finance un certain nombre d'infrastructures espagnoles telles que des gares, des ponts, des routes ou encore l'immense aéroport de Madrid-Barajas. Ces très nombreux bâtiments et infrastructures publiques - plus ou moins emblématiques - sont le plus souvent dessinés par une agence portant le nom d'un seul architecte, un architecte de premier plan, un «architecte star». Parmi ces équipements, on pense notamment à la gare de Durango par Zaha Hadid, le centre des congrès de Cordoue par Rem Koolhaas ou encore la Tour Agbar de Jean Nouvel à Barcelone. Il s'agit d'un phénomène plus global qui dépasse la simple échelle du pays, cependant, on peut considérer qu'en Espagne, le Guggenheim Museum, de l'architecte américain Frank Gehry en a été l'élément déclencheur. A côté de ça, quelques petites agences espagnoles participent à cette production architecturale, développant un

vocabulaire personnel et souvent financées par le marché privé. Le travail de certaines de ces agences relativement méconnues en Espagne est largement promu et diffusé lors d'expositions comme «On site : New architecture in Spain» organisée par Terence Riley au MoMA. Parmi ces agences on peut citer celles de Eduardo Arroyo, d'Enric Ruiz-Geli ou encore celles de Francisco Leiva Ivorra et Marta García. Cependant, bien qu'étant de petites entreprises, ces agences reprennent systématiquement le même schéma ; un ou plusieurs architectes dirigeant une équipe exécutant les tâches nécessaires à la réalisation du projet, mais dont seul le travail du nom à la tête de toute cette organisation est reconnu. Il n'existe alors pas d'autre manière de travailler et penser le projet architectural. Ce fonctionnement que l'on qualifie de pyramidal par opposition au fonctionnement horizontal, est unique à tel point qu'il est véhiculé par les médias et par la même occasion, l'opinion publique. Ces derniers réduisent le rôle de l'architecte à celui d'un technicien avec de gros revenus ayant une certaine vision de l'architecture et formalisant cette vision au moyen d'interventions ponctuelles, exerçant toujours son activité en solitaire.

1.3. Contre l'architecture d'auteur, vers un fonctionnement horizontal.

La réalité est bien sûr plus complexe et c'est après avoir énoncé le contexte socio-politico économique puis le contexte architectural que l'on peut tenter de comprendre l'émergence des collectifs en Espagne. On peut, au vu des hypothèses formulées précédemment, situer l'apparition de ces pratiques alternatives dans le milieu des années 1990. Les vingt années qui ont suivi ont donné lieu à une grande émulation, de nombreux débats et plateformes de réflexion, ce qui a donné naissance à ce qu'on pourrait qualifier de véritable écosystème (tant par la diversité de ces groupes que par la pluralité de leurs activités). La genèse de ces collectifs est très variée, cependant on peut dire que dans le cas du plus grand nombre, ces organisations se sont formées juste après - voire pendant - l'apprentissage dans les écoles d'architecture. Souvent, (et c'est le cas de Zira02 à Madrid et LaCol à Barcelone par exemple) tout commence par la location d'un local de travail entre plusieurs étudiants, dans le cadre d'un projet à réaliser pour l'école, voire le Proyecto de Fin de Carrera (PFC, l'équivalent du PFE en France).

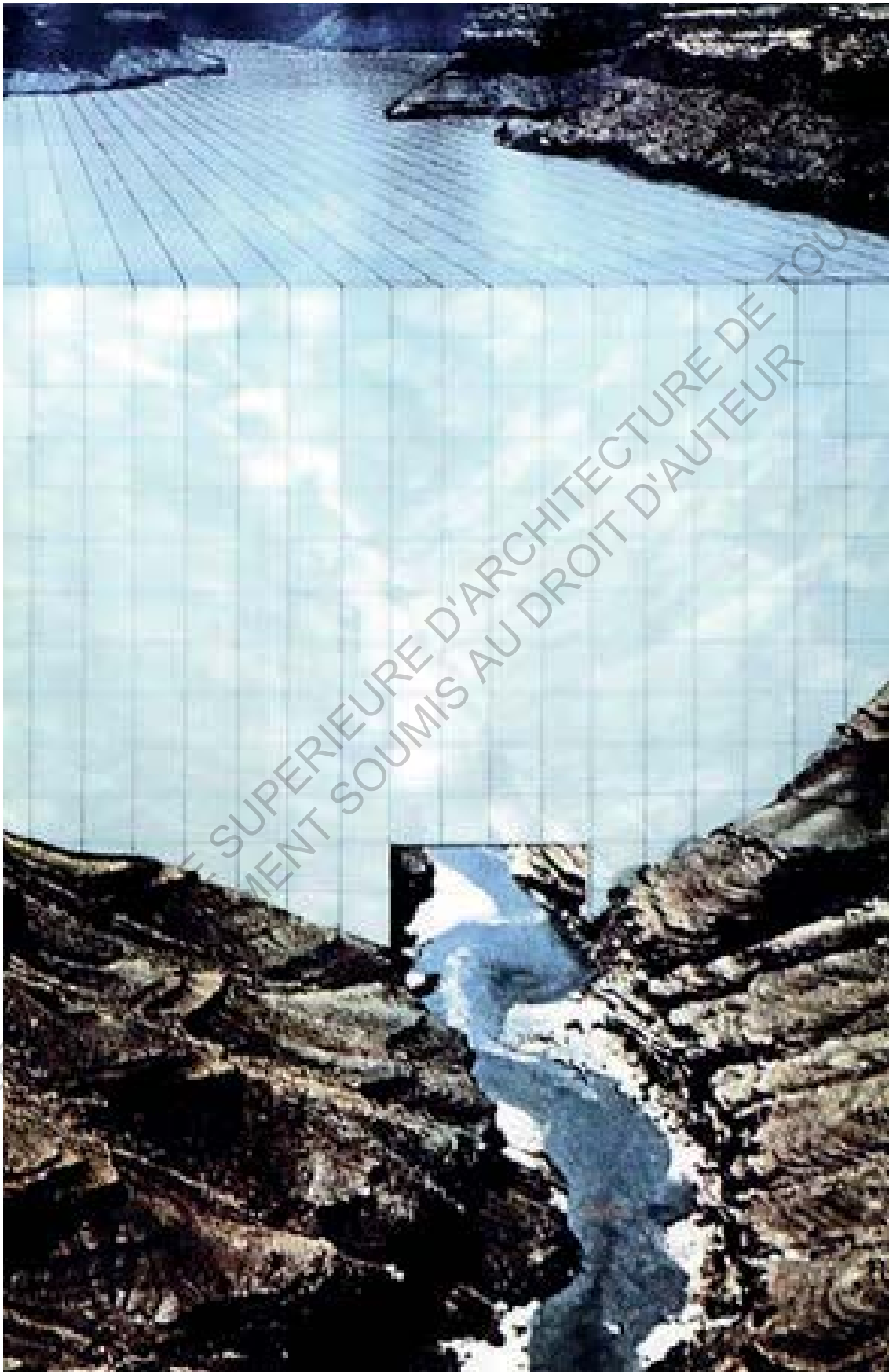


Fig.2.

D'autres encore, se rencontrent et collaborent au travers de workshops ou d'ateliers. Les étudiants se rendent compte de la richesse que les réflexions communes et l'entraide apportent à leur propre vision de l'architecture et après l'obtention de leur diplôme, décident de commencer à travailler ensemble.

Cette idée rompt complètement avec le système d'insertion professionnel traditionnel de l'architecte que l'on a toujours connu à travers l'histoire de l'architecture, et propose pour la première fois, une alternative à ce qui existe déjà. En effet, pour ces jeunes architectes, le schéma fractal de l'architecte qui travaille pour une agence, puis monte sa propre entreprise, pour laquelle d'autres architectes travaillent, avant d'ouvrir à leur tour leur propre agence (et ainsi de suite) montre des limites. D'abord, cela oblige des débuts pénibles voire inintéressants, qui peuvent durer tant qu'on ne monte pas sa propre structure, ensuite, un manque de visibilité causé par un nombre d'agences ou d'architectes seuls trop important et pour finir, une carence d'inventivité de renouvellement dans les pratiques. Face à cela, les étudiants préfèrent s'unir, débattre ensemble et se nourrir de l'expérience des uns et des autres pour enfin proposer des projets communs. Comme pour confirmer une volonté de changement radical, on assiste à un détournement des références traditionnelles³ pour préférer des groupes aux principes utopistes comme Superstudio, Archigram ou encore des mouvements comme celui des métabolistes japonais.

Certains architectes expérimentés ont choisi d'appuyer les projets d'un collectif ou même de collaborer avec eux, comme c'est le cas de Santiago Cirugeda ou d'Andrés Jaque. Si l'on peut prêter un point commun à toutes ces organisations, ces collectifs, c'est bien qu'ils sortent du champ des pratiques traditionnelles, tant par leur domaine d'activité et philosophie, que par leur structure.

Leur principe est le plus souvent celui d'une structure ouverte, celui d'un groupe qui permet aux membres de ne pas commencer comme employé mais tous de la même manière, associés, et respectant l'implication que chacun peut apporter à un projet. Les honoraires sont répartis à parts égales entre les participants et la direction et les prises de décision sont communes. Cette approche démocratique est visible au travers de projets tels que celui du Campo de la Cebada à Madrid, où différents groupes ont investi un grand délaissé urbain au cœur du quartier de la Latina.

³ Des grands noms de l'histoire de l'architecture comme Frank Lloyd Wright, Mies Van der Rohe, etc.

Fig. 2. The continuous monument, Superstudio, collage, http://arch122superstudio.blogspot.fr/2012/06/continuous-monument-architectural-model_15.html.

Dans ce projet collaborent des groupes d'architectes comme Taller de Casqueria et Luzinterruptus, des associations de voisins et des projets comme Cine Sin Autor. Une approche qui transcende les disciplines et les compétences, fondée sur le partage, l'échange et la cohésion, c'est ce vers quoi tend le fonctionnement horizontal, et par la même occasion, le positionnement de tout collectif. Les rôles ne sont pas figés, chaque chargé de projet l'est au même titre qu'un autre, le fonctionnement est en fait basé sur la polyvalence de chacun. Cela implique qu'il y ait une forte communication entre les membres et que chacun soit capable de connaître, d'échanger sur le projet et l'avancement des autres. Le fonctionnement horizontal pour finir, induit que chaque membre partage non seulement une conception assez proche de l'architecture, mais aussi et surtout une entente.

Ce dernier fait est essentiel selon Iván López Munuera, critique d'art contemporain ; «parce que ce qui définit les collectifs comme plates-formes de travail ce n'est pas tant le plan des affaires mais plutôt le fait de se considérer les uns et les autres comme des interlocuteurs sérieux et valables». La discussion doit en effet se trouver à l'écart de toute forme d'antagonisme, où chacun considère l'autre non pas comme un ennemi, mais comme un ami dont les intérêts sont différents mais doivent malgré tout être pris en compte et intégrés à un projet commun. C'est donc par opposition à la structure hiérarchique traditionnelle et dans une volonté de régénération des pratiques de l'architecture que bourgeoonne le paysage des collectifs d'architectes espagnols.

2. Aperçu du paysage des collectifs d'architectes espagnols.

2.1. Un écosystème riche.

Depuis la création des collectifs pionniers en Espagne il y a une vingtaine d'années, on en dénombre aujourd'hui plus d'une centaine. Leur champ d'activité est large et les pratiques diffèrent d'un collectif à l'autre. On tentera d'énumérer dans une liste, évidemment non exhaustive, rédigée en s'aidant de la carte tirée du n°145 de la revue espagnole *Arquitectura Viva*⁴ et du réseau des sites d'*Arquitecturas colectivas*, Paisaje transversal, la Ciudad viva, et encore Sin Espacio les collectifs les plus actifs, les plus engagés et les plus représentatifs de ce très large et très étendu écosystème. Après avoir croisé les infor-

⁴ cf. Carte des projets et des collectifs en Espagne en annexe.

-mations sur la toile et dans les revues d'architecture, et tenté de comprendre le réseau dans son ensemble, il est déjà possible d'apercevoir une récurrence dans les collectifs cités. C'est au travers de cette multiplicité de noms que l'on mesure l'importance des collectifs composant le paysage architectural espagnol, pour cela, on s'aide du réseau social le plus utilisé au monde (et par conséquent un outil particulièrement affectionné par ces organisations) : Facebook. En se basant sur le nombre de mentions «j'aime» de chaque page Facebook, on peut ainsi tenter de faire la sélection des 20 collectifs les plus influents, les plus populaires et les plus actifs, de manière à pouvoir rendre, à travers eux, une image la plus complète possible de l'écosystème⁵. Afin d'avoir une idée un peu plus précise du type d'approches qu'adoptent ces collectifs, on énumère brièvement dans un court dictionnaire la spécificité de chacun. (On ne mentionnera pas Basurama, l'objet d'étude, qui sera abordé plus en détail par la suite.)

⁵ cf. Tableau de classification en annexe.

Arquitectura SeMueve.

Ce collectif, formé en 2005 et né à l'école d'architecture de Valence, regroupe un ensemble d'étudiants en architecture et d'architectes. Il s'agit également d'un groupe ouvert dont les membres souhaitent réveiller l'esprit critique et promouvoir la participation à la fois au sein de l'université et dans la société. Ils se manifestent au travers de nombreuses activités comme des tables rondes, des ateliers participatifs, des concours, des expositions etc. Ils prônent l'importance de thèmes comme la durabilité écologique et sociale, le recyclage, la réutilisation, ils font également la critique du modèle urbain actuel, en mettant en avant la nécessité de la participation citoyenne dans les décisions sur nos vies et notre entourage.

Boamistura.

Il s'agit là d'un collectif d'artistes urbains aux parcours et aux points de vue très variés (un architecte, un ingénieur, un publicitaire, et deux licenciés des beaux arts), créé à Madrid en 2001. Cette diversité, le collectif la revendique et affirme que le tout, formé par les 5 membres, construit un résultat unique et cohérent. L'organisation réalise le gros de ses interventions dans l'espace public, elle est à l'origine de nombreux projets à travers le monde comme *magia/realidad*, *Coraje/libertad* ou encore *Madrid te quiero en colores*. Ces projets sont le plus souvent traités sous forme de gigantesques fresques délivrant un message, les membres

du groupe en parlent comme des outils pour transformer la rue et créer des liens entre les gens.

Cenergética.

Durabilité et efficacité énergétique, c'est ainsi que cette plate-forme de travail résume son objectif. L'équipe de cenergética se compose d'architectes, d'ingénieurs, d'avocats, d'économistes et de consultants, qui se mettent au service d'organisations comme des communautés de voisins, des administrations publiques, des constructeurs, des associations, des ONG etc. Cette plate-forme n'étant pas affiliée à une entreprise, elle réalise principalement des consultations concernant des habitations, des locaux voire des édifices entiers, dans les domaines de l'énergie durable.

Desayuno con Viandantes.

Né en 2008, le collectif se donne pour objectif de construire, créer et activer l'espace public de Valencia, la ville dans laquelle il prend forme, en l'utilisant de manière positive, participative et imaginative. Sur la base de proposer de partager le petit déjeuner (desayuno), le collectif propose chaque samedi une initiative activiste, dans des espaces publics déjà affirmés, des espaces présentant un usage public ou bien des espaces qui devraient être publics. L'association propose des rencontres à qui veut, des actions quotidiennes non comme protestation ou signe de solidarité mais simplement comme une célébration de la rue et de l'espace public.

Esta es una Plaza.

Esta es una plaza - ceci est une place - est une organisation inspirée du collectif italien Eterni dont elle reçoit d'ailleurs le soutien. A l'origine, il s'agit de 15 personnes de différentes nationalités et issues de différents milieux professionnels (l'art, la biologie, le dessin etc.) qui se réunissent en 2008.

C'est avant tout leur préoccupation commune pour la réutilisation des espaces publics délaissés qui les poussent à commencer à mener des actions collectives de réhabilitations d'espaces urbains tombés en désuétude. Aidée par les comités de voisins, l'équipe intervient dans une place d'un quartier de Lavapiés à Madrid, suivant la conviction qu'une autre utilisation de l'espace public est possible, une utilisation directe et en autogestion, sans qu'interviennent des institutions publiques.

Estonoesunsolar.

Ce collectif se rapproche très fortement de Esta es una plaza, et mène le même genre d'actions et d'interventions participatives au sein des quartiers. Formé en 2009, le groupe pluridisciplinaire de 38 membres (urbanistes, architectes, sociologues...) travaille également sur les vides, les délaissés urbains, grâce à des actions éphémères, et un nettoyage de ces sites, le collectif tente de faire apparaître toutes les potentialités que peuvent avoir ces espaces jusqu'alors non exploités. Leur devise est de passer de esto es un solar (ceci est un terrain) à esto no es un solar (ceci n'est plus un terrain - dans le sens ceci devient plus que ça).

Haceria Arteak.

L'association Haceria Arteak naît à Bilbao en 1997. L'équipe a pour objectif que l'art, la culture et le patrimoine renforcent, intègrent et transforment les territoires, les communautés et les organisations. Ses membres souhaitent insuffler une dynamique créative dans les quartiers, qui attireraient de nouvelles activités, de nouveaux services et générer ainsi une activité constante et un regain d'intérêt pour la zone. Leurs actions se manifestent par de la programmation théâtrale, artistique, chorégraphique, et par des interventions à la radio.

IDENSITAT.

Il s'agit d'un projet d'art qui expérimente des formes d'incidences sur le territoire public, tant spatialement, temporellement que socialement, au moyen de propositions créatives. Formé à l'initiative d'une équipe pluridisciplinaire d'artistes, d'architectes et de personnes pratiquant divers champs d'activités, le collectif suit le leitmotiv «expérimenter avec le lieu pour transformer les pratiques artistiques, et expérimenter avec les pratiques artistiques pour transformer le lieu». Leurs interventions se manifestent par des installations mobiles et éphémères comme celles des projets translocaciones, ou esto no es un museo, des expositions, des publications etc.

La MatraKa.

Basé à Séville, ce collectif de gestion culturelle qui dirige et coordonne des initiatives culturelles, et encourage la rencontre entre culture et citoyenneté, apparaît en 2008. Menant d'abord toutes leurs actions à Séville, le groupe de 3 personnes a peu à peu commencé à déployer ses projets dans d'autres pays. La Matraka propose de nombreux échanges entre les disciplines et les collectifs, comme moyen

d'expérimentation et d'apprentissage. Les activités de cette association s'organisent autour de trois moyens ; l'espace public, les rencontres et les formations.

LaCol.

Ce collectif d'architectes, originaire de Barcelone et formé en 2009 compte actuellement 18 membres. Partageant la même éthique, ils pensent l'architecture et travaillent avec elle comme outil pour la transformation sociale. Ces collaborateurs, travaillant de manière horizontale, souhaitent transformer la ville en comptant sur la participation active de ses habitants. Le travail de ce collectif se base sur les propositions directement liées à la qualité de vie des personnes, il s'agit d'une action politique volontaire. LaCol perçoit l'architecte comme une pièce travaillant dans l'engrenage bien plus grand qu'est celui de la ville.

Lagaleríademagdalena.

La galeria de Magdalena, créée en 2011 est définie par ses deux membres architectes comme une plate-forme d'expositions dans la rue. Leur projet consiste à exposer chaque dimanche des objets voire des déchets issus de la rue, dans un endroit fréquenté, en essayant d'attirer le plus possible l'attention des passants. A travers ces actions, le collectif veut instaurer un dialogue entre l'art et le populaire et critique la rigidité des institutions.

Makea Tu Vida.

Makear vient de «maquiller, arranger, réparer, personnaliser», en bref, «faire en plus beau». Ce collectif de 5 membres basé à Barcelone et fondé en 2007, se place comme une attitude de résistance, où l'intelligence et la créativité collective transforment l'objet rejeté par la société de consommation en objet utile. Leur devise : «fais-le toi même». L'équipe s'inspire du savoir-faire et de la connaissance de l'artisan et à partir de l'objet, explore les nouvelles possibilités créatives qui sont offertes. A travers ces détournements d'objets et des interventions à petits échelles dans l'espace public, Makea tu vida souligne les alternatives qu'on peut apporter au système de consommation actuel, et au mode de vie qui l'accompagne «prend puis jette».

n'UNDO.

Le collectif est formé par des personnes issues de différentes disciplines ; des architectes, des urbanistes, des ingénieurs, des philosophes, des physiciens, des journalistes etc, qui apportent à chaque projet une vision collective qui transcende

leurs professions respectives. Les membres de n'UNDO fondent leur travail sur le débat, la réflexion et la critique, mais surtout sur la participation. Leurs actions tendent à réparer, nettoyer et récupérer pour transformer et améliorer le territoire. Paysage Transversal.

Il s'agit d'une plate-forme de travail pluridisciplinaire créée en 2007 à Madrid. Les 5 membres actuels s'appuient sur 4 principes fondateurs ; la transdisciplinarité, l'implication citoyenne, les outils numériques et l'optimisation des moyens. Leurs réflexions communes se basent principalement sur la ville, le territoire, et l'usage de l'espace public. L'équipe est à l'origine de nombreux projets participatifs, et ateliers à l'échelle du quartier.

Pez Estudio.

Comptant actuellement 3 membres, Pez estudio, implanté à la fois à Madrid et à Bilbao, est fondé en 2007. Le collectif explore l'investigation/action, l'urbanisme, l'architecture, le dessin et l'auto construction. Animés par des préoccupations écologiques, les membres de Pez estudio tentent d'approfondir des thèmes comme l'augmentation de la capacité d'action urbaine citoyenne et la construction non standardisée. Dans cette logique, l'équipe prône une économie des moyens et d'énergie et réalise plusieurs interventions comme espacio disponible, réalisé à l'ETSAM, ou encore Agronautas. Recetas Urbanas.

Bien que s'approchant davantage de l'agence par sa structure, on l'inclut dans la liste pour ses pratiques se rapprochant fortement de celles du collectif. Créée au départ par un seul membre, Santiago Cirugeda, en 1996, l'association comprend aujourd'hui 3 membres mais ce nombre change régulièrement. Elle réalise diverses interventions dans l'espace public avec des conteneurs, elle pose des prothèses sur les façades, dans les patios etc. Le principe de ces interventions se basent souvent sur la frontière entre légalité et illégalité de la pratique de l'espace, et questionnent la pertinence des règles établies.

Taller de Casquería.

Ce collectif, formé en 2005 et né à l'école d'architecture de Valence, regroupe un ensemble d'étudiants en architecture et d'architectes. Il s'agit également d'un groupe ouvert dont les membres souhaitent réveiller l'esprit critique et promouvoir la participation à la fois au sein de l'université et dans la société. Ils se manifestent au travers de nombreuses activités comme des tables rondes, des ateliers



Fig.3.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PREMIER REFUS

participatifs, des concours, des expositions etc. Ils prônent l'importance de thèmes comme la durabilité écologique et sociale, le recyclage, la réutilisation, ils font également la critique du modèle urbain actuel, en mettant en avant la nécessité de la participation citoyenne dans les décisions sur nos vie et notre entourage.

Todo por la praxis.

Todos por la praxis, fondé en 1999, se compose actuellement d'une équipe de 7 membres actifs. Avant tout tourné vers la construction participative de l'environnement urbain, l'association pluridisciplinaire se donne pour objectif la réappropriation de l'espace public et de son usage collectif, au moyen de dispositifs qu'ils qualifient de «micro-urbains» et «micro-architecturaux», pour cela, leurs principaux outils sont des ateliers de construction collective. Ils réalisent en Espagne et ailleurs un certain nombre de projets comme Island taz, La Manga libre, ou encore la Fabrica, de petites structures réalisées au moyen d'objets récupérés, qui deviennent par la suite autogérées et qui incarnent la reconquête des citoyens du droit à la ville.

Zoohaus.

Zoohaus est une plate forme de création en réseau ouverte, un outil à la communication également créé en 2007. On pourrait dire qu'il s'agit d'un collectif de collectifs, il met en commun des intérêts et aspirations partagés entre plusieurs personnes, groupes ou organisations, autour de l'architecture et des disciplines périphériques. Zoohaus se penche sur des problématiques d'architecture, d'urbanisme, d'art et d'économie et étend son champ de pratiques à la participation et réactivation citoyenne, à des interventions dans l'espace public et à la réalisation de prototypes à l'échelle 1.

Zuloark.

Créé en 2001, Zuloark est un ensemble de 7 membres architectes, dessinateurs et constructeurs qui veulent faire évoluer le système conventionnel des entreprises d'architecture. Le collectif s'intéresse tout particulièrement au déroulement de l'apprentissage et tournent principalement leur activité autour de la réalisation de projets éducatifs et formateurs. A de nombreuses reprises primée, l'équipe participe à des projets d'envergure tels que le Campo de la Cebada, dans lesquels elle promeut la construction participative. En parallèle, elle investit d'autres champs de pratiques comme le dessin et la réalisation de meubles, la diffusion internet...

Fig.3. El barrio es nuestro,
crédit photo Todos por la praxis,
2012, <http://www.todoporlapraxis.es/?p=1515>.

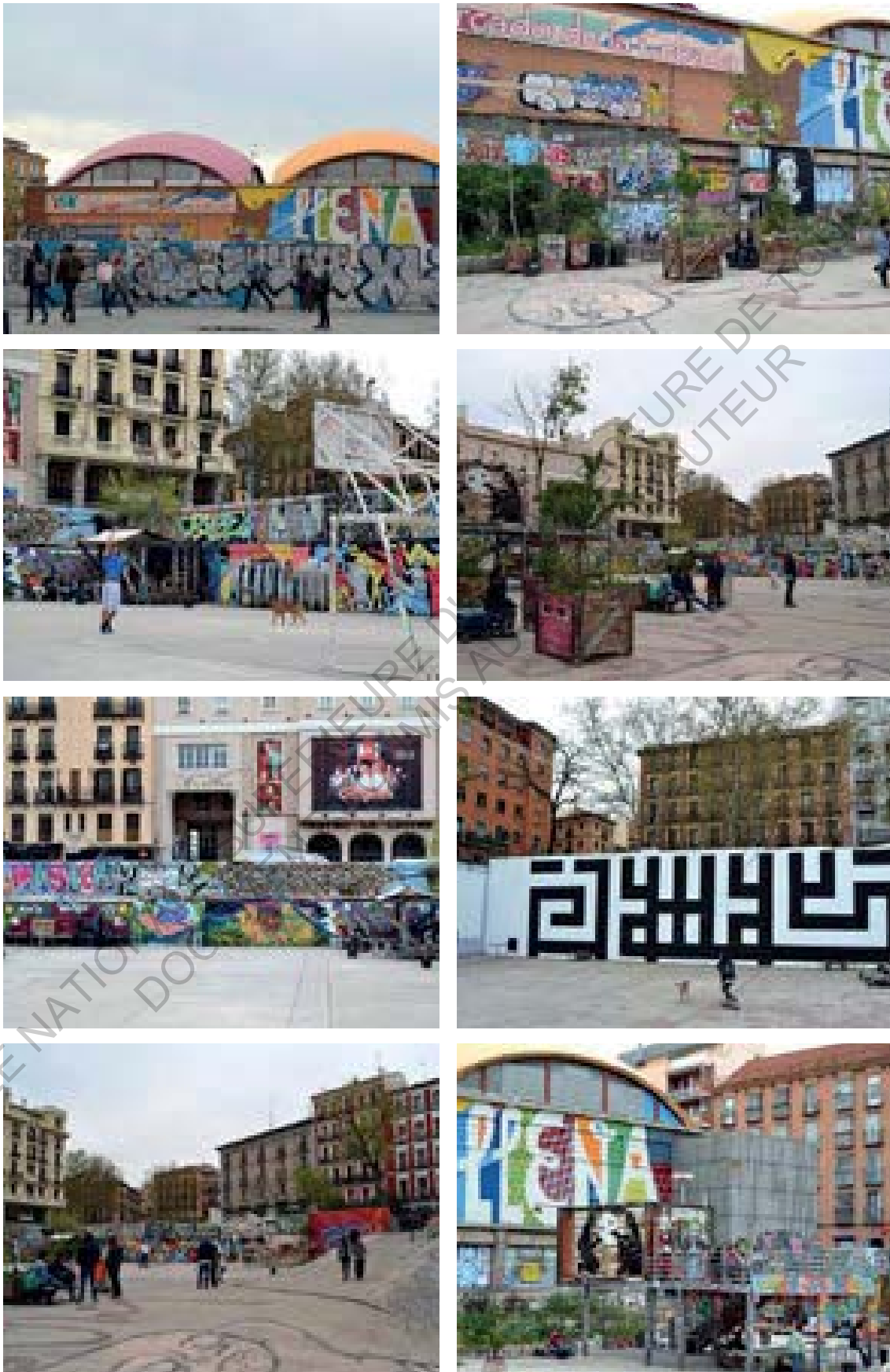


Fig.4. à fig.11.

2.2. Des connexions, la création d'un réseau.

Très vite, les collectifs composant ce large écosystème prennent conscience du travail des uns et des autres, et de toutes les potentialités qui s'ouvrent à eux. Non contents d'une production et d'une coopération interne, ils entreprennent peu à peu, toujours selon leurs affinités et leurs convictions, mais surtout vers un objectif commun, de travailler côte à côte dans des projets de plus grande envergure. A travers trois exemples représentatifs, nous tenterons de comprendre comment et par quels moyens un véritable réseau de collectifs (d'architectes ou non par ailleurs) s'est peu à peu formé au cours des 20 dernières années. Nous nous baserons pour cela, principalement dans la ville de Madrid, où la floraison de ce type de partenariat a été la plus intensive.

L'un des résultats les plus emblématiques et visibles de ces collaborations est sans doute le Campo de la Cebada, un projet né en 2011 sur l'initiative d'associations de voisins et de collectifs aux compétences, formations et univers très différents. Il s'agit de réinvestir un lieu de 5500 m², une esplanade de béton abandonnée en 2009, à la suite d'une opération de reconstruction interrompue faute de budget. La parcelle accolée à un marché populaire du quartier de la Latina est restée fermée pendant deux ans, avant que les habitants ne demandent à la mairie de Madrid l'autorisation d'investir ce lieu central de leur quartier en attendant son éventuelle reconstruction. Suite à cette démarche, les collectifs ont aidé les habitants du quartier à occuper la parcelle et à lui redonner un rayonnement dans la ville. L'opération de réinvestissement a commencé par la fabrication collective de mobilier d'assise, de grandes jardinières et l'installation d'un belvédère, organisées par les collectifs Basurama, Zuloark et Todoporlapraxis. Des jardiniers se sont chargés de la plantation de fruits et légumes de saison, qui, une fois mûrs sont distribués à des organisations caritatives. Le collectif La colmena que dice que sí (une organisation qui met en relation des producteurs locaux avec leur voisinage) est devenu responsable du reste des cultures. Le Campo de la Cebada continue d'être investi par toutes sortes de collectifs qui animent le lieu. Parmi ces collectifs on compte le colectivo C4C qui organise des projections de films, des expositions d'art, des conférences..., Los chavales del basket et Olympus street workout, qui se chargent de proposer des activités sportives et des entraînements

Fig. 4 à 11. Le Campo de la cebada, crédit photo Elena Mary, 2016.

notamment sur le terrain de basket installé sur le site. Enfin, les membres de Cantamañanas organisent les évènements musicaux du Campo. Le projet se renouvelle sans cesse, façonné par la collaboration des nombreux collectifs qui s'y sont succédés et qui continuent de le faire. Le Campo de la Cebada est devenu en l'espace de quelques années un point repère de la ville de Madrid, extrêmement fréquenté, et investi par les habitants de toute la ville. Il est possible de s'y rendre tous les jours, mais le lieu étant encore géré par la mairie doit fermer la nuit.

Outre la participation collaborative à un projet commun, il existe bien d'autres manières par lesquelles les collectifs peuvent être amenés à se former ou à se rencontrer entre eux. Le Centro social de la Tabacalera dans le quartier de Lavapiés illustre bien l'un de ces moyens. Il s'agit d'une immense ancienne fabrique de tabac située dans l'un des autres quartiers centraux madrilènes. L'association Rehabilitacion y bienestar de la Tabacalera est à l'origine de la réhabilitation de l'édifice qui est autogérée par ses membres depuis 2011. Le bâtiment est peu à peu remis en état et la réhabilitation continue progressivement, bien que le public puisse librement évoluer à l'intérieur. La Tabacalera a été l'un des points clef ayant contribué à réunir des collectifs d'architectes et de non-architectes en Espagne. L'organisation qui la régit (constituée à la fois par Rehabilitacion y bienestar et les habitants) propose des locaux, des activités, des formations gratuites et encouragent depuis plus de 5 ans la venue de nouvelles associations ou collectifs au sein du bâtiment. Il est ainsi possible de venir s'y promener, de peindre sur les murs des galeries souterraines, d'y faire de la musique, de la danse, du cirque, du théâtre, de participer à l'entretien des potagers partagés, de manipuler des matériaux comme le bois ou le métal dans des créations personnelles ou collectives etc. Par une si grande émulation, le centre social a acquis un important rayonnement et participe activement au renouvellement du réseau de collectifs en Espagne.

Enfin, notre dernier exemple n'est pas localisé puisqu'il s'agit de toutes les plateformes digitales ou les blogs tels que Arquitecturas colectivas, Paisaje transversal, la Ciudad viva, Zoohaus, ou encore Sin Espacio, qui recensent avec une précision presque exhaustive les interventions de constructions participatives et les actions de collectifs d'architectes dans toute l'Espagne. Arquitecturas colectivas par exemple, va jusqu'à mettre à disposition une cartographie des collectifs qui

existent dans le pays entier. Ces plates-formes et plus largement internet par sa démocratisation du modèle du collectif (et en véhiculant leurs actions) ont ainsi énormément contribué à la création du réseau espagnol mais également à sa durabilité. Les collectifs l'ont bien compris, l'intelligence collective est extrêmement féconde, par divers moyens ils s'associent, s'organisent, forment un réseau de connaissances, de contacts et de références qu'ils démocratisent. Au delà d'échanger et de partager des idées, ces architectes de formation dessinent un écosystème nouveau qui établit des connexions entre les professionnels, les étudiants, les administrations publiques, les techniciens etc. Désormais plus généralistes, les collectifs reprennent idéologiquement la formule de Patrick Bouchain qui affirme qu'il vaut mieux «coopérer plutôt que concourir».

3. La démocratisation de pratiques nouvelles.

3.1. L'espace public ou l'éternel connecteur.

C'est dans l'espace public que les actions des collectifs s'expriment avant tout physiquement. L'espace public au sens auquel l'entend Manuel Delgado, c'est à dire les rues, les places, les parcs, autant de lieux qui symbolisent et affirment supposément la pratique de la libre expression, du droit de réunion et du contrôle des pouvoirs, mais qui en fait reste gouverné par l'Etat et ses lois. La matérialisation physique selon lui d'un espace idéologique fantasmé dans lequel l'utilisateur, le passant, se décharge de ses origines sociales, de son appartenance à telle ou telle communauté, de ses convictions politiques ou religieuses pour glisser dans un anonymat lui permettant d'évoluer et d'échanger dans cette zone définie, libre de ses actes, sans barrière. Selon l'auteur, il n'en est rien. C'est justement parce que ce qu'on appelle l'espace public est totalement régi par des principes moraux et des ordres établis (issus d'un urbanisme omnipotent et aseptisé) qu'il est intéressant pour les collectifs d'y établir le terrain de leurs revendications. Le projet de la Gran Via par Zuloark en 2010, dans le cadre de la Noche en Blanco fait de la plus grande rue de Madrid, un gigantesque espace dans lequel se promener, visiter et jouer. Cette action vise symboliquement à renverser l'idée d'un l'urbanisme codifié et immuable que critique Manuel Delgado. Le collectif ferme la route aux voitures, l'ouvre aux piétons et génère diverses activités dans un espace qui à



Fig.12 et 13.

l'origine est hostile au marcheur. Par la rue, Zuloark montre qu'il est possible de reprendre le contrôle de la ville, des lieux dans lesquels on évolue et de renverser certaines règles acquises par tous dans une sorte d'automatisme grégaire. On ne voit peut-être la rue uniquement comme une rue mais pourquoi ne pourrait-elle pas devenir quelque chose d'autre lorsqu'on en décide autrement. Les actions provoquées par les collectifs dans l'espace public sont multiples, et s'expriment selon différents médiums. Comme Zuloark on pourrait citer Mmmm... dans ses procédés d'installations de micro structures dans des rues ou des places⁶ mais d'autres collectifs comme Boamistura s'expriment en créant des fresques anamorphiques sur les façades qui composent la ville⁷.

Pour exprimer leurs idées, leur visions, mais aussi pour sensibiliser les habitants à leur environnement, les collectifs ont souvent recours à l'espace public en décodifiant la ville, en renversant les habitudes, en provoquant des événements, de la surprise. Ils se départissent de l'image bienveillante et métaphorique de l'espace public comme un lieu idéal dans lequel disparaissent discriminations et inégalités pour aller au delà et y établir un véritable champ d'actions.

3.2. Internet, véritable outil de transmission et de diffusion.

Comme nous l'avons déjà abordé précédemment, internet a joué un véritable rôle dans la transmission et la diffusion des idéologies et des modèles véhiculés par les collectifs.

Nous parlions précédemment de la mise en place d'un réseau, un écosystème composé de connexions plus ou moins denses et plus ou moins rapprochées, qui s'exprime autant physiquement que par l'intermédiaire du web. En l'espace de 15 ans, internet est passé de plus de 3 millions d'utilisateurs à plus d'un milliard, son utilisation est devenue automatique et nécessaire et une véritable masse d'informations et de données est créée, regardée et lue chaque jour. Selon Dominique Cardon, Chercheur associé au Centre d'études des mouvements sociaux (EHESS) ; «Internet est né des besoins de ses inventeurs, valorisant une culture de l'échange et de la coopération au détriment des règles de centralisation, de hiérarchisation et de sélection. Ce n'est alors pas le statut social ou professionnel des personnes qui leur donne autorité, mais la réputation acquise auprès des

⁶ Parmi ces microstructures on peut citer l'opération Meeting balls à Times Square.

⁷ Comme l'opération Luz nas vielas à Brasília.

Fig.12. et 13. La noche en blanco, crédit photo Zuloark, 2010, <http://www.zuloark.com/line-gran-via-gran-obra>.



Fig.14.

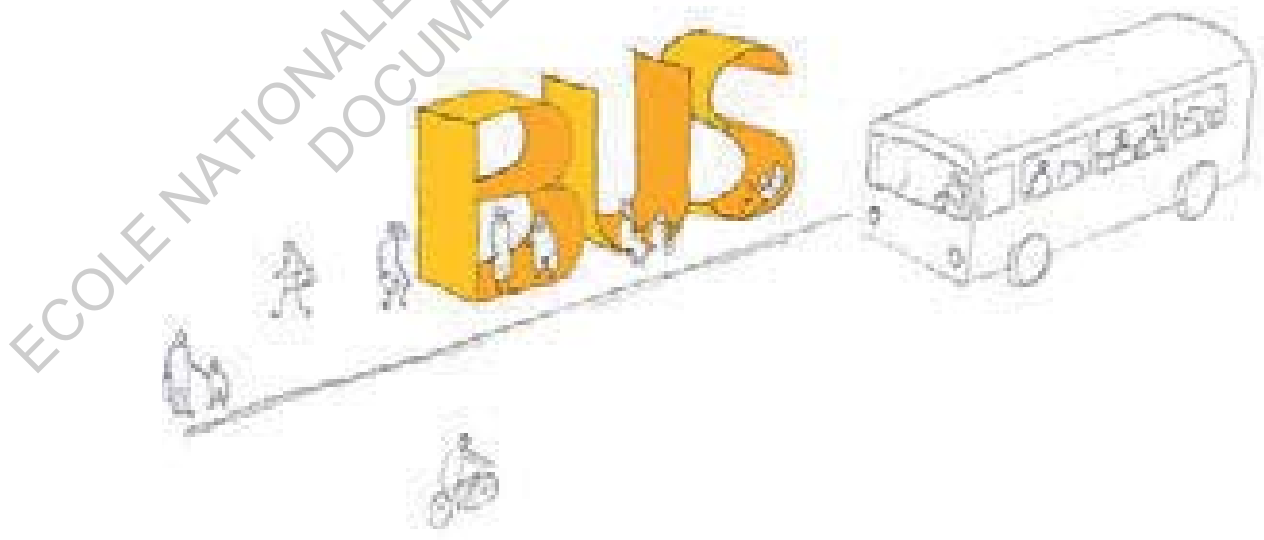


Fig.15.

autres par la qualité de leur contribution». C'est un des facteurs qui a sans doute permis un tel développement de ces nouvelles organisations et idéologies de travail que sont les collectifs. En matière d'architecture, le web n'a véritablement commencé à être documenté que depuis une dizaine d'années, mais les étudiants devenus collectifs d'étudiants ou collectifs d'architectes ont rapidement assimilé les propriétés et les potentialités de cet outil, comme un nouveau moyen d'expérimentation totalement libre. Plus que les agences d'architectures, ce sont les collectifs qui se sont montrés les pionniers dans l'utilisation quotidienne d'internet comme outil de travail. Dès le début de sa création, Basurama - déjà novateur en tant que statut de collectif - a commencé à documenter son travail par des images, des textes, des réflexions et vidéos critiques. Peu à peu, sur cet exemple, des blogs, sites ou plates-formes sont apparues, traitant d'architecture alternative, partageant des idées ou relayant le travail de collectifs. Parmi les instigateurs nous pouvons citer Arquitextonica ou encore Ecosistema Urbano. Aujourd'hui la quantité de ces médias ne cesse de croître et c'est au milieu d'une épaisse et foisonnante blogosphère qu'évoluent les collectifs espagnols. Enfin, les réseaux sociaux tels que Facebook et Twitter ont joué un rôle énorme dans l'expansion du phénomène. Permettant une diffusion rapide et simple des idées, ces plates-formes ont non seulement permis à de nombreux collectifs d'étendre leur influence, mais également d'établir de nouveaux contacts (avec d'autres corps de métier, avec des administrations, avec des collectifs espagnols ou d'autres pays...). Plus qu'échanger des références, des idées et des projets, par internet, les collectifs ont établi de nouvelles manières de communiquer et de s'organiser.

3.3. De nouveaux modes de représentation.

Une nouvelle manière de travailler exige une nouvelle manière de représenter. La représentation dans l'apprentissage de l'architecture en Espagne a toujours été extrêmement prégnante, à tel point qu'il fut extrêmement impressionnant mais aussi formateur d'intégrer leurs ateliers de projet pendant un an. Dès le début de l'école madrilène par exemple, comme le témoignait l'un de mes professeurs à l'ETSAM (Jose-Luis Garcia Grinda, spécialiste en architecture vernaculaire et traditionnelle espagnole), l'importance du dessin dans la formation de l'architecte

Fig.14. Bus stop,
 crédit photo Mmmm..., 2014,
<http://www.mmmm.tv/enbusstop.html>.

Fig.15. Bus stop,
 Croquis de Mmmm...,2014,
<http://www.mmmm.tv/enbusstop.html>.

était primordiale (tout comme en France, elle était au départ un département de l'école des beaux arts) et la maîtrise du dessin était ce qui différenciait l'architecte de l'ingénieur. Bien que cette dernière idée ait évolué, le développement et la mise au point d'une esthétique spécifique de représentation a continué d'être inhérente à l'enseignement dispensé dans les écoles d'architecture en Espagne. Les grands noms de l'architecture espagnole d'il y a 20 ou 10 ans basaient généralement leur mode de représentation sur un dessin relativement réaliste, à la fois très épuré et très texturé⁸ (à l'image de leur manière de projeter par ailleurs).

Dans leurs réflexions sur le changement (ou renouvellement) de leur pratique de l'architecture, les collectifs espagnols se placent à nouveau en rupture avec les modes de représentation traditionnels des architectes marque (architectes star). Ces groupes d'architectes puisent leurs références ailleurs que dans le domaine aux frontières marquées de l'architecture. Ils s'intéressent ainsi à la culture populaire, à la bande dessinée, à l'illustration, au monde audiovisuel, à la science fiction, mais aussi à l'art naïf ou encore l'art de rue comme le graffiti...

Chaque mode de représentation est propre à un collectif, il existe donc une grande pluralité dans les graphismes, et dans les média utilisés. Beaucoup documentent leur travail par des vidéos ce qui jusqu'alors n'était que peu (voire pas) utilisé en architecture dans la promotion d'un projet, d'autres réalisent des sites internet interactifs etc. A l'image de leur diversité, la pluralité dans les manières de présenter leurs travaux et leur production est extrêmement variée, même si de manière générale tous tendent vers un même but. En effet, les collectifs tendent vers une démocratisation de leurs pratiques, de leurs travaux, mais surtout d'une implication des acteurs de la ville. Par un dessin souvent coloré et expressif (sans souci réel de figuralisme) et afin de transmettre un message précis, ces associations cherchent à capter l'attention de personnes non initiées à l'architecture ou à l'urbanisme mais qui évoluent au sein d'un espace qui en est rempli. Les collectifs souhaitent fabriquer la ville avec les gens qui la pratiquent et mettent en place pour cela une véritable campagne de communication.

Suite à cette étude succincte de l'écosystème des collectifs en Espagne et au contexte dans lequel ils s'insèrent, nous nous pencherons plus particulièrement sur Basurama, l'un de ses pionniers. Dans un premier temps nous nous intéresserons à leur structure, l'étendue de leur champ d'action et leur idéologie.

⁸ On se réfère notamment à la représentation de Campo Baeza, ou encore à celle de RCR.

Partie II. Basurama, activistes théoriciens.

1. Composition d'un collectif pionnier.

1.1. Genèse.

Comme beaucoup de collectifs en Espagne, c'est à l'école (ETSAM) que les membres de Basurama se sont rencontrés. L'école d'architecture madrilène a toujours été extrêmement active dans la création et la réalisation de Workshops, d'événements et d'ateliers pratiques. J'ai eu maintes fois l'occasion de le constater, de nombreux espaces, et le jardin de l'ETSAM sont de véritables vitrines de la production des étudiants. Dans la cours centrale, siège une construction mi-ombrière, mi gradins en matériaux de récupération, dans des extensions des voûtes de pierre attendent d'être taillées et terminées, de l'autre côté ce sont des charpentes en bois que l'on construit. Dans le jardin, des installations faites de longues tiges partant du sol sur lesquelles sont enfilées des canettes vides privées de leur étiquette. Une grande place est accordée à la pratique et à l'apprentissage de la construction, il existe même une formation au chantier intégrée au cursus de licence. C'est dans un contexte productif d'échange d'idées, de collaboration et de travaux de groupe que se sont rapprochés (un peu au hasard) les membres du collectif Basurama. Sans préméditation et sans forcément tendre vers une véritable vocation, au fil des workshops, des étudiants ont formé un petit groupe, et ce groupe a grossi. Leurs actions étaient au début essentiellement limitées à l'activité du workshop mais parallèlement, des discussions sur leur formation, le devenir de l'architecture et leurs préoccupations communes ont émergées. Ces discussions se sont transformées en pistes d'actions. L'école de Madrid et ses enseignants ont joué un rôle prépondérant dans la formation du collectif d'architectes, mais de manière presque accidentelle. Le manque de moyen a conduit les enseignants et les étudiants - afin de mener à bien leurs ateliers et autres événements - à chercher une matière première qui soit accessible et gratuite. La poubelle, ou plus généralement les déchets ont été dans ce but peu à peu assimilés à une ressource avec un potentiel constructible et une histoire. Face à ce nouveau terrain d'étude, les 8 premiers membres de Basurama ont beaucoup échangé, se sont transmis leurs points de vue respectifs et sont devenus amis. Peu à peu, ils ont déserté les salles de classes pour mener à bien des expérimentations en dehors de l'école. Du 23 au 27 Avril 2001, ils lancent un concours de recyclage au sein de

l'ETSAM en proposant aux étudiants de récolter le plus de déchets possible et de les amonceler durant 4 jours dans le patio principal de l'école. C'est une démarche qui s'est rapidement imposée aux étudiants, ils ont investis les rues à la recherche de matériel, et ont rempli le patio de l'ETSAM avec des bidons, des bouteilles, des sacs plastiques, des tuyaux, des pneus, du carton etc. A la fin de ces phases de concours, les déchets sont devenus des structures, des meubles, en somme des objets ayant retrouvé un usage. La compétition a eu un tel impact et engendré un tel succès qu'elle se renouvelle à présent tous les ans depuis plus de 15 ans. Le cheminement de la matière première de l'objet comme déchet jusqu'à son réemploi a fait naître un vrai questionnement chez certains étudiants qui y ont vu un champ de possibilités encore très peu exploré, qui, en dehors des workshops (j'entends surtout dans les ateliers de conception et de projet), n'était absolument pas abordé. Devant cette grande mobilisation des étudiants face aux problématiques qui les animaient, l'équipe de Basurama a choisi de continuer de travailler selon des thématiques qu'eux-mêmes choisiraient, mais également suivant une organisation qui leur conviendrait. Leur nom même découle de leurs aspiration. En effet, Basurama vient de la contraction de basura (poubelle) et ama (aime).

1.2. Organisation et fonctionnement.

Le collectif a le statut juridique d'une association et s'organise comme une plate-forme de travail relativement ouverte. Le nombre de ses membres varie selon les périodes, et Basurama est toujours très enclin à la venue d'une nouvelle recrue. 4 membres à Madrid le composent actuellement ; Mónica Gutiérrez Herrero (en charge de toute la communication externe, c'est l'unique membre ayant un rôle bien défini), Rubén Lorenzo Montero, Alberto Nanclares da Veiga et Manuel Polanco Pérez-Llantada (ces trois derniers font partie des 8 membres fondateurs et sont aujourd'hui parallèlement professeurs à l'ETSAM). Deux autres membres suivent les actions de Basurama hors de Madrid ; Miguel Rodríguez Cruz à Milan et Pablo Rey Mazón à Bilbao. Au tout départ, l'équipe était composée de 8 membres, qui en plus de Rubén Lorenzo Montero, Alberto Nanclares da Veiga et Manuel Polanco Pérez-Llantada, était complétée par Miguel Rodríguez Cruz, Yago Bouzada Biurrun, Pablo Rey

Mazón, Benjamín Castro, et Juan López-Aranguren. Le collectif a également reçu la contribution de nombreux autres membres, (Carlos Alarcón Allen, Juana Arana de Andrés, Rubén Briongos Izquierdo et Elena Rodríguez Alcoba) pour la plupart des architectes formés et diplômés à l'école d'architecture de Madrid. Dans sa méthode de travail et de collaboration, le collectif se base sur le fonctionnement horizontal (cf. partie I), chaque membre partage les mêmes responsabilités que les autres, à la manière d'associés dans une agence d'architecture. Les rôles au sein de l'équipe sont donc relativement perméables, et la nécessité de connaître chaque phase des projets en cours est impérative puisque selon les besoins, les rôles sont parfois susceptibles d'être interchangeables.

Ce type d'organisation requiert une certaine polyvalence car l'intervention selon le projet peut prendre un aspect totalement différent, mais cela demande également d'instaurer un système de communication actif et efficace au sein du groupe et même au delà de ça, une relation de confiance. Selon les affinités et les compétences, les contacts ou la disponibilité, les partenaires peuvent choisir le projet dont ils seront chargés. Lorsqu'un projet est commandé au collectif, l'affiliation de telle personne à tel projet se décide au cours d'une réunion, pendant laquelle les prémices de la réflexion sont posées par tous les membres de Basurama. Selon certains stagiaires ayant travaillé avec l'équipe, il règne au sein de la *nave* (leur atelier et lieu de travail) une atmosphère tant professionnelle qu'amicale, où le travail collectif prend tout son sens. Chaque personne au sein de l'équipe est responsable d'un projet (et cela est aussi vrai pour les stagiaires). Une fois l'assignation des projets faite - lors d'une première réunion - une deuxième réunion est organisée afin de discuter de l'avancement de l'esquisse. Il s'agit d'une séance de création collective où les membres échangent leurs références, leurs inspirations et leur point de vue sur le processus du projet en cours. D'autres réunions similaires suivent généralement ce premier jet, de sorte que même si chaque personne est chargée seule d'un projet, l'équipe ponctue son calendrier de temps d'échanges, qui permettent, au fond, une création collective. Parfois même, un projet peut être concerté en petites équipes de deux ou de trois.

La responsabilité de chacun incombe à tous, l'échange constant leur permet à la fois d'enrichir les interventions, et implique chaque membre du collectif. L'activité de Basurama est avant tout générée par leurs contacts. Occupant les devants



Fig.16.

ECOLE NATIONALE SUPERIEUR
DOCUMENT SOUMIS

de la scène de l'architecture alternative, connu et reconnu pour ses nombreuses interventions et sa méthode, le collectif devient une référence en Espagne et dans le monde. Cette reconnaissance leur permet d'obtenir de nombreuses commandes (qui représentent la majeure partie de leur travail). Ces commandes peuvent provenir de la mairie de Madrid, d'un autre collectif leur proposant une collaboration ou encore d'une association. Ces offres sont ensuite retenues ou non selon le délai, le budget, mais surtout si elles permettent au collectif d'y appliquer leurs grands principes (travailler uniquement avec des objets délaissés, conserver l'aspect social des interventions et continuer de réactiver la ville). Ces principes sont inhérents au choix des interventions, l'équipe attache beaucoup d'importance au fait de respecter la rigueur qu'elle s'est elle-même imposée, et de conserver ainsi une cohérence et donc une lisibilité dans ses projets. Elle prête beaucoup d'attention à la compréhension et à l'impact extérieur que peut avoir chaque intervention. Basurama ne répond qu'à très peu de concours car ceux-ci impliquent souvent de travailler à une échelle plus grande que celle à laquelle ils ont l'habitude de travailler. Les interventions choisies par le collectif se réduisent en effet souvent à l'échelle de l'installation. L'argent gagné pour chaque projet est reversé à parts égales entre les membres, et un pourcentage est reversé à la location du local et à la vie quotidienne du groupe. En 15 ans d'existence et avec une continuelle rotation des membres de l'équipe, le fonctionnement horizontal et les principes mêmes de la création de Basurama semblent inchangés.

1.3. Aspirations et revendications.

A leurs débuts, les membres de Basurama souhaitaient aller au delà de ce que l'école d'architecture leur enseignait, et ils exprimaient également leur perplexité devant la condition individualiste des architectes professionnels. Le groupe aspirait au développement d'un savoir-faire et de connaissances communes, mais aussi d'une remise en question, tant le modèle de l'architecte star - qu'ils qualifient eux-mêmes d'obsolète - que de notre environnement proche (notre pratique de la ville et notre société). Leur pratique se fonde avant tout sur de nombreuses questions ; l'architecture est-elle nécessairement construite ? Peut-on dire qu'un banc et quelques couleurs au sol sont de l'architecture ? Peut-on construire la ville

Fig.16. L'équipe Basurama à ses débuts. Crédit photo Basurama, <http://basurama.org/basurama/>

avec les gens qui l'habitent ? Peut-on rendre du pouvoir et de l'autonomie au sein des communautés ?...

Leur conviction était dès le début, et est toujours d'une part que l'architecture est une affaire de conscience et de réflexion collective, d'autre part que la ville peut se pratiquer autrement et qu'elle peut être construite par tous, et enfin qu'il est nécessaire de changer nos habitudes de consommation et de comprendre le potentiel de la matière résiduelle. La poubelle est en effet le point de départ de la réflexion de Basurama, qu'ils décrivent comme une matière «transversale, démocratique, unificatrice, c'est une ressource à la portée de tous, accessible, et avec un très grand potentiel créatif». Il ne s'agit pas tant d'une démarche motivée par une pensée écologiste, plutôt d'un intérêt porté à un matériau délaissé, inutile, voire perçu comme sale, ramené ici à l'état d'outil de travail et de point de départ dans le processus de création. «Dis-moi ce que tu jettes et je te dirai qui tu es», résume l'autre aspect du questionnement. Dans une société de surconsommation, la génération de déchets (physiques ou virtuels) est à son image ; massive. A travers les déchets produits, le collectif tente de se lancer dans une analyse au sens anthropologique du terme, de qui ils sont (qui nous sommes), en tant que personnes, que communauté, que société, quelles sont ces structures (mentales ou physiques) auxquelles nous nous intégrons ou appartenons. La manière dont nous travaillons, dont nous mangeons, dont nous nous déplaçons, dont nous percevons la réalité s'inscrit selon Basurama, dans nos ordures.

En menant cette exploration archéologique du déchet, l'équipe espère mieux comprendre les schémas systématiques au sein desquels nous évoluons afin d'y proposer des alternatives. Ces dites alternatives n'ont pas vocation de changer hâtivement le monde, mais plutôt d'ancrer progressivement au sein des structures sociales de nouveaux procédés et processus de pensée. Leurs installations tentent de provoquer, de questionner, d'amener peu à peu à changer certaines habitudes, elles sonnent plus comme des avertissements que comme des solutions en soit. Enfin, le collectif est convaincu que l'architecture transcende les disciplines et que la collaboration entre différents métiers, statuts sociaux, institutions est nécessaire pour changer le modèle urbaniste en place. Pour cette raison, les membres définissent leur propre espace de travail comme une plate-forme au travers de laquelle se rencontrent les acteurs de la trame sociale, leur permettant d'échanger, de partager et d'élaborer une méthode de travail commune.

2. Domaines d'activités et d'interventions, entre auto-formation et auto-construction.

2.1. Une pluralité des interventions.

Le champ d'action du collectif est extrêmement vaste. Parmi les 115 projets relevés grâce aux blogs, aux plates-formes digitales, et ceux découverts à Madrid, on parvient à élaborer 5 catégories d'interventions⁹. La totalité de ces projets peut ainsi être classée ou répartie selon les 5 groupes suivants; les événements (et actions), les installations, les interventions dans l'espace public, les expositions et enfin, les enquêtes (les recherches). On dénombre ainsi 29 évènements et actions, 19 installations, 24 interventions dans l'espace public, 23 expositions, 20 séries d'enquêtes et de recherche. Face à un tel nombre d'interventions, nous ne pourrions faire l'analyse de chacun d'entre eux, en revanche nous tenterons de choisir les plus significatifs de ces 5 catégories, afin de décrypter la méthodologie et la stratégie d'action de Basurama.

Le premier moyen d'expression du groupe est la création d'évènements, ou d'actions, notamment sous forme d'ateliers publics. En effet, pour le rappeler, la première action par laquelle l'équipe fondatrice s'est légitimée en tant que collectif était un concours adressé aux étudiants architectes au sein de l'ETSAM. C'est également le moyen d'intervenir qui revient le plus souvent dans sa méthode de démocratisation de l'architecture et de communication. Il existe ainsi 2 manières d'acter ; organiser un événement (un festival, un rassemblement, un concours..) ou créer un atelier (tout public, ou avec un public ciblé). Parmi les événements créés et organisés sur l'initiative du collectif, on peut citer Spermöla qui est l'un des plus représentatifs. Spermöla est un festival ayant eu lieu une fois par an, de 2004 à 2010. A une date de l'année relayée par la mairie, les madrilènes ont la possibilité de descendre leurs objets obsolètes dans la rue et une grande récolte est organisée, à l'aide des services publics. Le résultat de cette récolte est ensuite exposé lors d'un grand forum, scénographié par Basurama, où les habitants peuvent récupérer les objets abandonnés de leur choix. Le but étant à la fois d'allonger la vie de certains produits voués à être jetés et de créer un espace de rencontre entre les personnes d'un même quartier, basé sur la mémoire de la vie passée des objets. La création d'ateliers est également un moyen de sensibilisation à la vie

⁹ cf. Tableau de classification des interventions de Basurama en annexe.



Fig.17. et 18.

des objets. Ces ateliers sont la matérialisation physique de la volonté du collectif d'agir avec les acteurs de la ville et comme plate-forme de travail entre ces acteurs. Certains sont davantage adressés aux enfants, c'est le cas de *Delirios de cartón*, qui a lieu depuis 2015, au sein même de l'atelier de Basurama. D'autres sont destinés aux habitants d'un quartier, comme *Mobiliario alfabético pei*. Ces ateliers ont la vocation de provoquer une participation manuelle et de donner les outils (en faisant apparaître des potentialités) pour faire que les habitants d'un lieu deviennent véritablement acteurs de leur environnement.

Le deuxième moyen d'intervention le plus développé par le collectif est celui qui touche directement l'espace public. Ces actions sont très souvent liées au rapport de l'enfant dans la ville, et aboutissent le plus souvent à la création d'espaces de jeu. Sur ce modèle, on a l'exemple des autoparques de Malabo et Maputo en Afrique, mais aussi de celui de Lima au Pérou. Quand l'enfant n'est pas au cœur des problématiques de l'espace public, il s'agit alors de rendre le lieu attractif par d'autres moyens et d'encourager non seulement un sentiment d'appartenance chez les habitants d'un quartier ou d'une rue, mais aussi de responsabilité vis-à-vis de lui. La meilleure stratégie à suivre est souvent d'impliquer les habitants dans la construction ou la régénération de l'espace en question comme il a été expérimenté dans le projet d'autobarrio San Cristobal à Madrid.

La troisième approche de Basurama dans ses pratiques est le médium de l'installation. Tout comme les deux catégories d'action précédentes, la réutilisation du déchet est un point central de la conception du projet, mais plus encore, au profit de sa mise en avant, le travail de l'espace public s'efface davantage. Avec des interventions telles que *Lujo es basura* ou encore *inhabiting plastic oceans*, le collectif place le déchet au premier rang et se sert de lui pour transmettre un message, le plus souvent une critique ou un avertissement à propos de la surconsommation de produits, et de l'absurdité de l'achat de masse qui produit de la poubelle de masse. Il rend la poubelle visible, sous une autre forme (des sacs plastiques assemblés en une immense structure gonflable par exemple) et permet une compréhension visuelle immédiate de la quantité, de l'importance du déchet. Au travers de ces trois moyens d'action, les membres du groupe s'investissent dans toutes les phases du projet, depuis la création du projet (l'esquisse) jusqu'à sa construction, à laquelle ils participent systématiquement.

Fig.17. et 18. *Mobiliario alfabético pei - battle royal*, crédit photo PKMN, 2015, <http://basurama.org/proyecto/mobiliario-alfabetico-pe-battle-royal/>

Enfin, les deux dernières catégories d'intervention de Basurama sont relativement liées, puisqu'il s'agit des domaines de l'exposition et de l'investigation. Comme nous l'avons déjà vu, le collectif appuie son travail sur la recherche et l'expérimentation. Ses membres parcourent souvent l'Espagne et d'autres pays, et analysent le comportement des populations, leur relation avec les déchets produits (qu'ils soient issus de l'alimentation, du mode de vie, ou encore de l'immobilier), leur histoire etc. A cette image, l'un des travaux de recherche les plus importants est sans doute Trashlation, ou l'enquête (menée simultanément en Argentine, en Australie, au Brésil, au Canada, en Chine, en Espagne, aux Philippines, en Hongrie, en Inde, au Japon, au Maroc, au Mexique, en Norvège, en Afrique du Sud et en Suisse) sur notre identité de consommateur, les concordances et les divergences que l'on retrouve d'un pays à un autre, la relation entre consommation et besoin, désir, mémoire, imaginaire collectif et l'intimité de la poubelle de chacun. Dans un autre registre, Ruinas de lujo explore la poubelle de l'immobilier, les ruines issues de la construction intensive des années 1990 et du début des années 2000 en Espagne. Les résultats de ces recherches sont souvent présentés sous la forme d'exposition, accessible à un large public, mais nous verrons que le collectif relaie également les informations qu'il récolte par d'autres moyens.

2.2. La théorisation active d'une idéologie.

En plus de mener des actions physiques qui témoignent de la pensée du collectif, et de documenter ces interventions au moyen d'internet et d'expositions, Basurama effectue en parallèle un travail théorique afin d'explicitier et de pousser ce travail de recherche et d'expérimentation mené au préalable. En effet, la réflexion idéologique représente une très grande partie, si ce n'est la moitié de leurs expérimentations. Sous forme de registres très variés (le recueil de poésie, le livre, la vidéo etc.), le groupe, au delà d'explicitier ou de documenter sa démarche d'enquête, tente par là de mettre des mots sur une idéologie (presque doctrinale) issue de la pensée collective. Cette théorisation s'est effectuée jusqu'à maintenant au moyen de 6 publications, un livre de poésie, des conférences dans les 4 continents, de nombreuses vidéos, 14 textes parus dans divers médias et 6 manuels. Ces écritures visent généralement 3 objectifs ; coucher par écrit des

raisonnements élaborés à partir des recherches produites, démocratiser à la fois le résultat de ces recherches et la conclusion ou la réflexion qu'elles ont entraîné et enfin, engendrer une réaction de la part du lecteur, l'amener à mener sa propre réflexion sur ce qu'il est en train de lire. Afin de transmettre sa pensée, le groupe véhicule également des textes d'autres auteurs¹⁰ comme David Catalán ou Lewis Blackwell qui recroisent les fondements de sa philosophie.

L'idéologie du collectif se base sur la réponse pratique à de nombreux questionnements et pistes de réflexion. Les thèmes abordés sont récurrents ; la consommation (TrashLation. Basurama 2014- 2015), la mobilisation humaine (RUS (Residuos Urbanos Sólidos) Basurama 2011). Dans toutes ses publications, Basurama tend à montrer la société de consommation et les conséquences qu'elle entraîne sous un jour absurde. Dans 6.000km. Paisajes después de la batalla, le collectif présente une série de paysages post-urbanisés, abandonnés, parfois atteignant des centaines d'hectares, tous issus de l'explosion de la bulle économique espagnole. Il s'agit presque d'un manifeste de l'urbanisme de hâte et de l'erreur, à ne pas suivre, à ne réitérer sous aucun prétexte. Les membres de Basurama se questionnent sur la pertinence de la prolifération de ces infrastructures (qui, malgré la crise économique et immobilière persiste, avec l'apparition incessante de nouveaux projets comme le parc d'attractions Paramount Resort), mais également sur le métabolisme des villes et ce qui les configurent.

La ruine ou la poubelle immobilière est un sujet qui revient régulièrement dans leur démarche de théorisation, le paysage espagnol a en effet été profondément affecté par la sur-construction et se retrouve à présent marqué par d'immenses déserts d'ensembles d'habitations, de routes jamais terminées etc. Et cette réaction s'explique tout particulièrement par le fait que leur environnement proche est directement touché, il suffit de s'éloigner de quelques kilomètres de Madrid en voiture pour voir se dessiner de part et d'autre de la route, de véritables cimetières de constructions.

Face à ce genre de constat (écologiquement, économiquement et dans les usages, relativement catastrophique), le collectif introduit l'idée de la non construction (ou du moins l'économie de la construction) en architecture.

¹⁰ Libro Basurama, 2005.

2.3. Philosophie de la moindre échelle.

Basurama est, comme nous avons pu l'observer à travers son œuvre et ses pratiques, un collectif d'architectes qui ne produit pas à proprement parler d'architecture pérenne (du moins, pas d'objet qui soit aussi durable que peut l'être un bâtiment, avec des fondations ancrées dans le sol, et une toiture qui résiste aux intempéries). Créer de toute pièce ne les intéresse pas. Ces architectes prônent en effet davantage le principe d'améliorer ce qui existe déjà mais qui ne fonctionne pas aussi bien qu'il pourrait, plutôt que de construire ailleurs ou à la place de l'existant. En partant du principe qu'il y a bien plus d'espaces à arranger, à régler, à sauver, que d'espaces à construire pleinement, le collectif s'intéresse à tous ces lieux en marge, délaissés, ou fréquentés, mais pauvres en terme d'usage. Les lieux et les infrastructures existantes sont toujours un point de départ dans le processus de conception, au même titre que les déchets réemployés et l'histoire à laquelle ils sont associés.

Le groupe semble affirmer qu'il est possible de changer la ville, notre manière de s'y impliquer et d'y évoluer en la retouchant, l'améliorant par des petites actions et des petits projets dont les résultats ont une répercussion à l'échelle d'une rue ou d'un quartier. Yona Friedman véhicule cette philosophie de la moindre échelle¹¹, et ce, appliqué à d'autres domaines que l'architecture. En effet, l'architecte et sociologue évoque notre difficulté voire notre incapacité à établir une communication globale. En s'appuyant sur l'exemple de la dégradation de l'état et des médias, il en analyse les causes et les fonde sur le fait que les populations sont devenues trop nombreuses pour qu'il puisse encore exister une possible relation entre un dirigeant et son peuple par exemple. Il affirme que se met en place une perte de contact entre l'Etat et les «masses» car même ces dernières devenues trop grandes pour être gouvernées, les dirigeants refusent d'amoindrir leur pouvoir en le divisant, et l'étendant à des structures plus petites. La seule solution qui apparaît pourtant est d'agir à des échelles qui permettent encore une communication entre les membres d'une société, d'une communauté. C'est exactement les principes voulus et mis en place par Basurama. L'ensemble de leur méthodologie (du moins concernant leurs interventions dans l'espace physique) se base sur une série d'actions à petite échelle, qui, à

¹¹ Yona Friedman, Utopies réalisables, l'éclat, 2000.

force d'être répétées, visent une conséquence bénéfique globale (à l'échelle de la ville). Non pas parce que ces actions parviennent à avoir un impact ou une réputation qui atteint une masse, mais parce qu'on perçoit le global (la ville, le pays, le monde) comme une accumulation d'entités, de communautés et de sociétés dans lesquelles on intervient, une à une, en apportant des solutions spécifiques à leur contexte. Ainsi, le contact direct avec les communautés est intrinsèque aux actions menées par Basurama dans l'espace public. C'est aussi en cela qu'ils considèrent qu'ils ne pourraient apporter une contribution aussi efficace en construisant des bâtiments ou des plans de ville, car l'échelle (selon eux) suffirait déjà à rompre le contact avec les personnes qui évoluent dans la ville ou dans l'environnement proche de la nouvelle construction. Leur pratique de l'architecture est transversale et se donne pour but de recréer le dialogue entre ceux qui dessinent la ville et ceux qui en sont les acteurs.

3. Diffusion d'un modèle d'action .

3.1. L'extension d'une méthodologie.

Bien que le groupe soit basé à Madrid depuis le début de sa création, sa notoriété a rapidement dépassé les frontières de la capitale espagnole. Comme on a pu le voir précédemment et dans le tableau de classification des projets en annexe, les interventions et recherches de Basurama se sont déroulées dans 4 continents. Le collectif s'exporte dans le reste de l'Espagne, Pablo Rey Mazón est depuis un certain temps membre permanent de Basurama, basé à Bilbao et jusqu'il y a peu, un autre membre permanent était en résidence à A Coruña. Certains membres de l'équipe participent à distance aux projets, c'est le cas de Miguel Rodríguez Cruz à Milan. Une autre branche du collectif était également basée récemment à Sao Paulo au Brésil. Ces membres localisés de part et d'autre de l'Espagne et du Monde permettent de développer des problématiques nouvelles, propres à un contexte qui diffère de ce que le collectif connaît maintenant bien à Madrid, offrir donc de nouveaux angles de vue à la réflexion commune. Ils relaient également la méthodologie de Basurama - qui s'appuie sur les ressources locales, tant humaines que matérielles - lui offrent de nouveaux contacts, ciblent une nouvelle population ou communauté. Parfois, l'effervescence liée à un projet et à la mé-

-thode employée laisse son empreinte et le collectif se voit découvrir de nouveaux collaborateurs.

C'est le cas des opérations menées dans l'espace public de Sao Paulo, où de nouveaux membres ont manifesté l'envie de rejoindre le groupe et de perpétuer les méthodes proposées et appliquées par Basurama lors d'une intervention, dans leur ville et dans le reste de leur pays. En travaillant et en construisant avec des individus issus d'une communauté locale (j'entends des personnes de la même rue ou du même quartier), le collectif s'appuie également sur l'avantage d'un réseau déjà constitué ou facilement constituable. Voyant les potentiels de la méthode appliquée, les moyens d'actions peuvent être perpétués par ce réseau, qui lui-même peut le transmettre à un réseau voisin et ainsi de suite.

L'équipe d'architectes analyse ce phénomène de transmission qui s'opère à plus ou moins grande échelle et avec plus ou moins de succès à travers le vaste programme de recherches et de projet de RUS (résidus urbains solides) en Amérique latine et sud de l'Amérique de nord. Le collectif s'interroge sur ce qui provoque l'agitation autour d'un projet, et analyse l'évolution de celle-ci. L'équipe est intervenue dans près d'une douzaine de villes d'Amérique latine, est entrée en contact avec les milieux artistiques associés, des collectifs d'artistes, de graphistes, d'architectes, d'urbanistes et a diffusé le programme d'action grâce aux médias locaux, ce qui a permis d'introduire dans chaque projet des collaborateurs aux expériences très diverses. En plus de la réinterprétation créative du déchet, de son utilisation à des fins utiles dans les projets, et de la réactivation de la ville, la méthodologie de Basurama s'appuie également sur l'effacement des frontières et des limites, qu'elles soient sociales ou culturelles. C'est pour eux un élément majeur dans la conception et la réalisation d'une intervention.

Pour revenir au programme de RUS, ces collaborations improbables se sont montrées génératrices d'idées riches, parfois à tel point que les interventions ont continué et perdurent, même après le départ du collectif. Dans une publication, le groupe observe que les projets éphémères sont les plus gros incubateurs d'un réseau d'action. En effet, par leur conception et leur construction à l'aide des acteurs locaux, le réseau constitué autour du projet est créé et mesure le potentiel de ce qu'il est possible de réaliser. Une fois que le projet à durée de vie limitée est sur le point de disparaître, le réseau se réactive et cherche de nouvelles idées, de

nouveaux lieux, de nouveaux déchets à valoriser. Basurama en collectif itinérant tente de transmettre sa méthodologie et sa stratégie d'actions au moyen de ces réseaux locaux d'agitation qui à leur tour choisissent de s'en emparer ou non. Suite à leur voyage en Amérique latine, le groupe observe ; «le projet parvient à générer un principe d'autonomie grâce à la réutilisation directe des déchets collectés [...] des coopératives poursuivent leur classification, qui devient un travail décent et valorisé par la société». Le travail de l'équipe d'architectes trouve ses fondements dans l'acceptation par les gens, du déchet comme outil et matière de projet. La diffusion de cette méthodologie passe également par un moyen plus théorique, qui en plus des publications, est la conférence. Le collectif part régulièrement à la rencontre des personnes, afin de véhiculer leurs outils d'action. En Espagne, ces conférences s'appuient beaucoup sur les écoles d'architecture, où, face à un enseignement qui reste pour la majorité inchangé, le groupe se veut de proposer des alternatives à l'architecture qui y est enseignée. Il est à noter que deux des membres sont professeurs à l'ETSAM, et tentent de faire valoir ces acquis, ce goût de l'expérimentation et ces préoccupations sociales et matérielles à travers leurs ateliers de projets.

3.2. Pédagogie et projet participatif, propositions d'alternatives à la pratique de la ville.

Au delà de construire, Basurama vise, comme nous avons commencé à l'établir, l'élaboration et le développement d'un savoir collectif, mais surtout la transmission de celui-ci. Tout dans leur démarche tend vers l'expansion de ces connaissances ou questionnement accumulées depuis que le collectif existe. Nous l'avons déjà évoqué à travers internet, à travers les publications, les vidéos, l'utilisation des médias traditionnels, les conférences (etc.), il s'agit de diffuser le plus largement possible l'expérience du groupe mais aussi celle acquise par d'autres. Auprès des nombreux stagiaires qu'ils reçoivent, cet objectif de translation pédagogique est d'autant plus prégnant, et les architectes en formations se voient incorporés dès le début au processus de projection et de conception. Le collectif organise également régulièrement des ateliers, des workshops, dans la ville ou même au sein de leur propre nave, lors desquels les habitants du quartier et de la



Fig.19. et 20.

ville sont invités à venir créer des idées ou des objets en collaboration, où chacun est susceptible d'apporter quelque chose de neuf, fort de son expérience. Le projet participatif est l'autre fondement de la démarche pédagogique de l'équipe (le premier étant celui de placer le déchet au centre des interrogations et comme matière de projet).

Le groupe d'architectes développe une série de projets et d'interventions qui se basent sur le principe du projet participatif, mais qui vise en plus de ça l'autonomie de la communauté dans laquelle ils interviennent. A la manière d'une course de relais, il s'agit du passage d'un relais (dans notre cas d'outils, de connaissances) d'une personne à une autre, d'un groupe à un autre. Bien que l'ensemble des interventions tendent plus ou moins intentionnellement et consciemment vers ce but, celles-ci sont invariablement vouées à permettre une autonomie en aval du projet. Pour les identifier, le titre de ces interventions spécifiques est doté du préfixe «Auto», qui sous-entend, faire soi-même. A ce jour, Basurama a développé trois formes d'Auto-interventions ; l'Autocole, l'Autobarrio et l'Autoparque. Dans l'analyse de ces trois formes, nous nous appuyerons pour chacune sur l'étude d'un exemple significatif. Pour commencer, l'Autocole est une opération réalisée en partenariat avec une école primaire madrilène. Le projet porte le préfixe «Auto» car il donne un rôle à tous les élèves de l'école, à travers des ateliers de construction, et toutes les étapes de réalisation de l'intervention. Il s'agit d'une action en deux temps, la première vise la reconversion d'un petit parking en patio et centre de jeux, la seconde se focalise sur la création d'un potager vertical, duquel les élèves doivent s'occuper par la suite pour y faire pousser des plantes aromatiques. En réalisant ces deux étapes, entièrement avec les enfants, en leur montrant qu'ils sont en mesure de réaliser des objets utiles de leur main, et à moindre coût grâce au réemploi, le collectif espère donner les outils nécessaires au renouvellement de ce genre d'opération, mais à l'initiative cette fois des enfants. Le second type de projet participatif à vocation d'autonomie est l'Autobarrio, et plus particulièrement, Autobarrios San cristobal un projet cette fois à l'échelle du quartier. Une fois encore, il s'agit d'un projet à long terme, qui se développe en plusieurs phases ; la première est une étape de consolidation des infrastructures existantes, la seconde est la phase de conception et de construction et enfin la dernière vise à revitaliser les endroits investis, à se les approprier complètement comme faisant partie de

Fig. 19. et 20. Autocole ideo,
 crédit photo Basurama, 2015,
<http://basurama.org/proyecto/autocole-ideo-imaginario-tio-construirpatio/>

l'environnement direct, l'intégrer dans les usages. Durant toute la durée du projet, Basurama est parvenu à démarcher les associations de voisins, les jeunes, les habitants du quartier et les a invités à se mobiliser pour investir des lieux auxquels ils avaient «droit», mais qui restaient jusque là complètement abandonnés. A nouveau revient la notion essentielle de réseau, qui a permis la collaboration entre les habitants du quartier possible. Enfin, le troisième type d'Auto-actions, qui est aussi le plus répandu (et le plus demandé), est l'Autoparque. De nombreux exemples réalisés par le collectif existent, ils se situent en Afrique pour la grande majorité. On peut citer parmi eux l'exemple de la maison des enfants perdus à Addis Abeba, en Ethiopie. A nouveau, le groupe parvient à réunir des habitants du quartier autour de la réalisation d'une structure de jeux pour les enfants d'un orphelinat. A travers ces projets, le collectif se voit comme un service offert et entend à la fois montrer aux communautés toutes les phases de leur méthodologie, depuis la recherche de matière première comme ressource locale, jusqu'à la conception puis la construction du lieu mais aussi construire en fonction des personnes, de leur savoir propre et leur expérience propre. Basurama veut rendre la pratique et l'appropriation de la ville simple et ludique. Les jeux de mots dans les appellations de chaque projet sont une autre manière de traduire cette volonté de démocratisation d'une discipline inabordable au sein de l'imaginaire collectif. Il s'agit d'une façon de rendre le pouvoir démocratique aux habitants, qui ont les outils nécessaires pour pouvoir décider eux-mêmes, et de manière directe de leur environnement, de leur quotidien.

Partie III. Vers le (re)dessin d'une pratique ?

1. La question du réemploi comme nouvelle matière de projet.

1.1. Dilemme d'une architecture à durée limitée.

Il est aujourd'hui admis que l'épuisement des ressources d'un côté et la surproduction de déchets de l'autre sont une réalité. Notre cycle de production et nos modes de consommation sont tels que sitôt les objets produits ils sont inévitablement jetés après une durée d'utilisation, plus ou moins courte. La filière du BTP est l'une des plus voraces en terme de production, de consommation mais aussi de génération de déchets. L'Espagne produit chaque année plus de 35 millions de tonnes rien que dans les secteurs de la construction et de la démolition et seulement 14 % de ces déchets sont traités, triés ou recyclés, quant au reste, il vient encombrer d'immenses décharges incontrôlées, les vertederos.

Dans le petit village O Portiño à côté de A Coruña en Galice, la décharge a échappé à toute emprise et une montagne de déchets s'est effondrée, engloutissant les habitations environnantes. Le problème a finalement été déplacé, et il m'a été donné de voir le résultat de la décharge après les travaux de consolidation, c'est à dire une colline de terre recouverte d'herbe, sous laquelle sont encore enfouis des tonnes de déchets.

Ceci n'est qu'un exemple parmi la multitude d'autres. Au fur et à mesure que les déchets s'accumulent, des ressources indispensables comme le sable (nécessaire notamment à la fabrication du ciment ou du béton) s'épuisent. Pourtant, face à ces problèmes aucune mesure n'est réellement prise pour réguler la production architecturale, tant dans la quantité que dans les matériaux utilisés. Le déni collectif de cette conscience des limites matérielles et de l'encombrement toujours plus important qui découle d'une consommation excessive encourage à ne rien changer de nos pratiques et à ne pas faire cas des constats alarmants qui sont chaque année rendus par des spécialistes. Ainsi, tant dans la production architecturale contemporaine espagnole (et dans le reste du monde par ailleurs) que dans l'enseignement, on ne fait que très peu (voire pas) allusion à ces problèmes environnementaux. Pour reprendre l'exemple de la décharge publique de O Portiño, il s'agissait en fait d'un site proposé par mon atelier de projet à l'ETSAM pour y construire des habitations pour 6000 personnes. Dans cette confortable ignorance des faits, rien n'est changé dans les modes de constructions, le béton continue



Fig.21.

d'être l'un des matériaux les plus plébiscités et on ne saurait plus vraiment construire sans toutes ces ressources que l'on apprend, dès la formation d'architecte, à manipuler. Cette architecture dont on sait pertinemment qu'elle a une fin est la seule qui est visible dans la rue, relayée par les médias, mais aussi la seule qui est enseignée dans les écoles d'architecture, sans proposition d'alternatives. Bien sûr, il existe des exceptions, des cas isolés (qui le deviennent de moins en moins), à commencer par l'architecture vernaculaire, mais ces exceptions sont généralement méprisées dans les ateliers de projet, on associe préoccupation environnementale et mauvais goût, l'écologisme devient une pratique obscure comme une entrave au bien fondé de l'architecture et à sa beauté.

La contrainte devrait être réelle, mais elle ne l'est pas, car tant que les matériaux fossiles n'ont pas disparus (ou au moins l'un des plus importants), solutionner le problème n'est pas un cas d'urgence. Il serait pourtant possible en y réfléchissant de construire autrement. Dans les périphéries de Madrid, on trouve de nombreux bidonvilles, les Chabolos. Souvent construites à proximité de décharges, ces architectures de l'urgence sont fabriquées grâce à la matière récupérée dans ces vertederos. Les architectes Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal s'interrogent sur l'enseignement à tirer de ces villes ou quartiers spontanés, bricolés avec parfois beaucoup d'ingéniosité : «La situation du bidonville est catastrophique et, en même temps, on y constate la plus grande intelligence de l'individu qui fait, peut-être parce qu'il est poussé par la nécessité. On peut dire que dans un bidonville il y a 99% d'intelligence et 1% de moyens, alors que généralement, plus il y a de matière, moins il y a d'intelligence¹²».

Au delà de ces contextes extrêmes, devant un enseignement et une profession qui se reposent sur un système en place pour l'instant omnipotent mais fragile, Basurama se pose en témoin et comme avertissement de la déficience d'un mode de production et de consommation qui n'est pas durable. Il ne s'agit pas tant de montrer tout ce qu'il est possible de faire avec la poubelle, mais plutôt de rendre compte du fait que tous ces matériaux et objets produits - on entend également les objets d'architecture construits en masse et l'étalement sans fin des villes - peuvent devenir des ressources et aider à concevoir autrement.

¹² David Cascaro, «Le musée décontracté, une installation des Lacaton Vassal au palais de Tokyo.» Texte et interview non publiés, 2006.

Fig.21. Le vertedero de Bens actuellement, crédit photo Elena Mary, 2016.

1.2. Voir et concevoir le déchet.

Le réemploi (à ne pas confondre avec le recyclage ou la réutilisation) des objets et des matériaux que l'on observe aujourd'hui dans les bidonvilles, dans les périphéries des grandes villes¹³ ou dans les micros architectures et l'architecture vernaculaire¹⁴, existait historiquement de manière beaucoup plus élargie.

C'est à la fin du XIX^{ème} siècle avec l'arrivée des préoccupations hygiénistes de la ville (bien que l'extension de ces préoccupations à toute l'Espagne mis plus d'un demi siècle à s'ancrer dans la planification urbaine), la création de nouveaux matériaux (l'acier) associée à un consumérisme de plus en plus prégnant, que le réemploi n'était plus associé qu'à une pratique rétrograde et à la pauvreté (les chabolos). L'anthropologue britannique Mary Douglas a comparé un très grand nombre de systèmes établis par des cultures du monde entier, leur permettant de distinguer le sale, l'impur, le méprisable, du propre, pur et respectable¹⁵. Elle observe que la souillure ne relève pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire en premier lieu, de pensées hygiénistes ou morales, mais que ce sont en fait des constructions culturelles qui déterminent ce qui est souillé et ce qui ne l'est pas. Dans nos sociétés, on associe le déchet, ce qui n'a (selon nous) plus d'utilité à la souillure. Ce qui ne sert plus devient sale et impur, alors il faut le jeter, le brûler, le détruire, le faire disparaître, comme un secret honteux que l'on veut à tout prix cacher. Pour que le déchet n'existe plus en tant que déchet mais en tant que matière, il faudrait revoir ces constructions culturelles, ces structures mentales, ne plus y voir de la souillure mais un potentiel.

Bien sur, nous assistons déjà à la modification de ces acquis culturels, avec un regain d'intérêt pour l'architecture vernaculaire et notre passé de ré-employeur. En 20 ans, le travail et la démocratisation des collectifs comme Basurama, les avancées techniques et l'attention croissante des entreprises pour cette matière devenue bien public, et ce, combiné au cas de conscience naissant quant à l'utilisation limitée dans le temps des ressources, sont autant d'éléments qui participent à attirer l'attention et modifier notre conception du déchet. L'architecte conventionnel est formé à la prescription de matériaux neufs, aussi, le réemploi d'objets ou matériaux obsolètes constitue un aspect de la discipline qui lui

¹³ Par exemple dans les hauteurs du quartier de Sacromonte à Grenade.

¹⁴ C'est le cas des maisons troglodythes de Guadix.

¹⁵ Mary Douglas, De la Souillure - Essai sur les notions de pollution et de tabou, La découverte, 2001.

est techniquement inconnu. Il doit donc acquérir un nouveau savoir constructif, de nouveaux positionnements en tant que concepteur et constructeur. Les connaissances et la théorie qu'a accumulées Basurama n'était possible que par l'expérimentation et l'autoformation, qui leur a permis par la suite de s'ériger en spécialistes de la discipline transversale qu'est le réemploi du déchet. Cette utilisation de la matière obsolète engendre un nouveau processus de conception qui implique une connaissance en aval du projet du matériau.

Il y a alors deux possibilités. Dans un premier cas, la ressource est déjà disponible (trouvée lors d'une collecte, ou déposée à la Nave de Basurama) et le projet est entièrement dessiné en fonction des caractéristiques et du potentiel offerts par l'objet. La deuxième possibilité consiste à dessiner le projet en évaluant quel type de ressource sera nécessaire, mais cela sous-entend qu'il faut pouvoir être sûr de trouver un objet correspondant à ce qui a été imaginé. Concevoir avec le déchet induit également une part d'incertitude dans le projet. En effet, il n'existe pas de classement de tous les objets du monde, de documentation sur les propriétés et les comportements constructifs de chacun, d'autant plus qu'il faut prendre en compte le fait que ces ressources ont déjà eu une vie.

Dans l'absence de documentation et de réglementation, il faut donc procéder par expérimentation et manipulation de l'objet en question. Le résultat peut être incertain et la construction du projet s'apparente à un bricolage tel que le décrit Lévi-Strauss : «la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les «moyens du bord», c'est à dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus [...] mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler le stock, ou de l'entretenir avec des résidus de constructions et de destructions antérieures¹⁶». A la seule différence que, contrairement à la notion de bricolage développée par Lévi-Strauss, on ne fait pas de différenciation entre le bricoleur et l'ingénieur, dans ce cas, le bricolage fait l'objet d'une conception et de création.

¹⁶ Anne Mélice, Un concept lévi-straussien déconstruit : le « bricolage », Les Temps Modernes, n° 656, 2009.

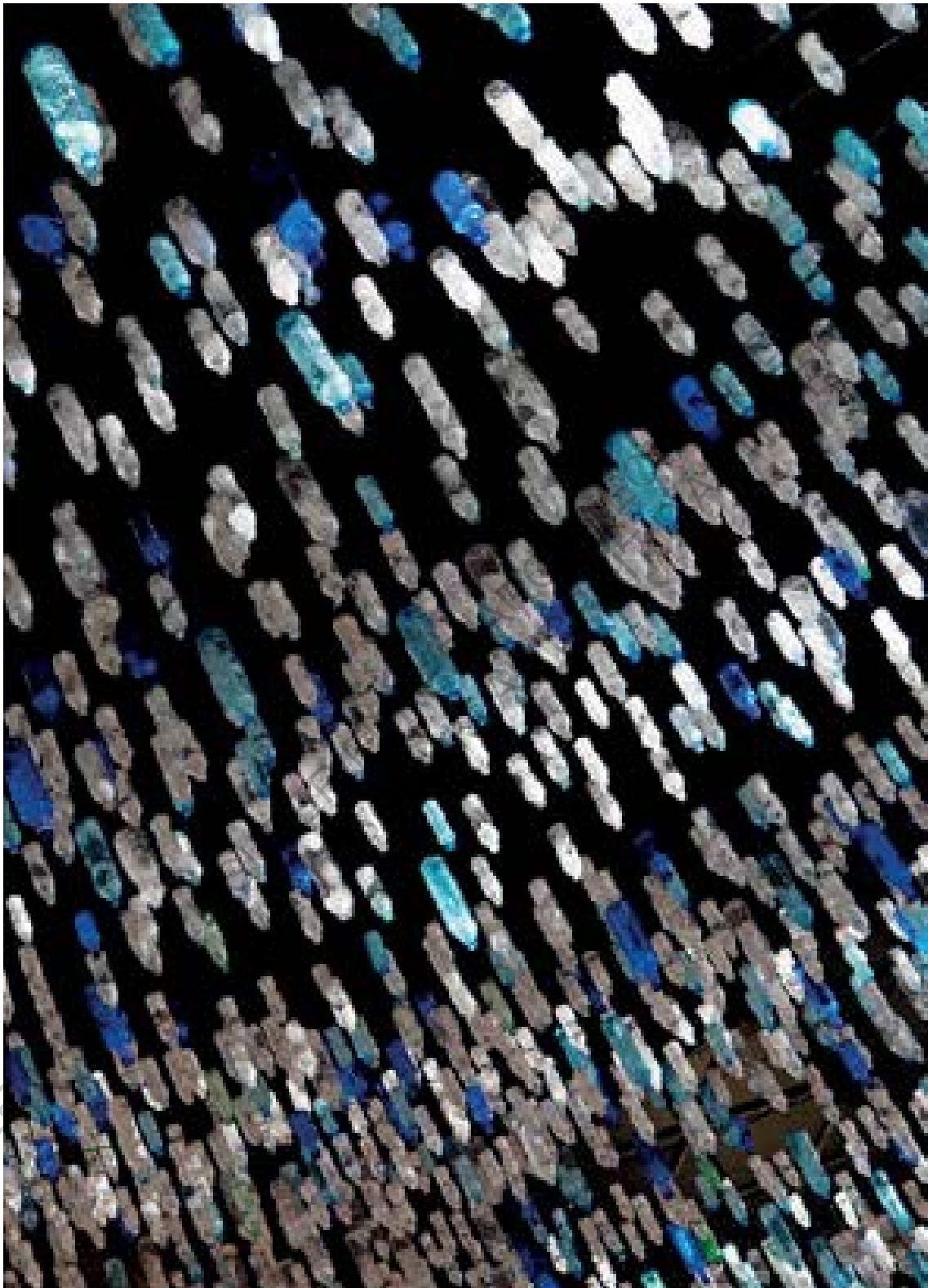


Fig.22.

1.3. Le devenir de la matière, le cas des projets éphémères.

Basurama nous montre à travers ses actions et installations que ce que l'on considère comme des déchets pourraient être utilisés à de nombreux autres usages. Ils réinterprètent le capital de Karl Marx¹⁷ en affirmant que la richesse des sociétés dans lesquelles règnent le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de poubelles. En effet, il s'agit d'un double cas de figure. D'un côté, l'apparition de la poubelle, fait que nous n'avons plus besoin de séparer, classer, trier les objets dont on ne se sert plus, la poubelle ayant une contenance en apparence sans limite, nous pouvons nous permettre de jeter, sans se préoccuper du devenir des objets. D'un autre côté, les modes de productions entraînent une augmentation des achats et donc à l'issue, une augmentation des déchets. Nous n'avons par conséquent jamais autant produit de déchets dans toute l'histoire.

A travers son discours, le collectif veut démocratiser une nouvelle représentation mentale du déchet. Dans leurs installations, ceux-ci regagnent une préciosité qu'ils avaient perdu dans la poubelle. Seulement nous pouvons en venir à nous demander ce qu'il advient de ces déchets, dans le cas des installations ou des projets éphémères du collectif. En effet, si Basurama documente avec beaucoup de rigueur ses expérimentations, le devenir des déchets dans le cas des projets comme «Navidad en RE» ou «Arbol basura», qui doivent être démontés n'est jamais précisé. Lorsque je le questionne à ce propos¹⁸, le collectif me répond que les installations sont parfois données afin qu'elles aient une seconde vie, d'autres reviennent dans le cycle de recyclage (autrement dit, elles retrouvent à nouveau la poubelle) et d'autres encore sont données à leur galeriste, afin de les exposer de manière permanente à la Nave. Dans tous les cas, nous devinons que les éléments qui constituent les installations sont voués à redevenir des déchets. Malgré eux, les membres de Basurama démontrent que s'ils allongent la durée de vie de l'objet en le détournant de sa fonction initiale, ils ne rendent en revanche pas son existence pérenne.

¹⁷ « La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une immense accumulation de marchandises » Karl Marx, *Le Capital* - Livre 1, PUF, 1993.

¹⁸ cf. Questionnaire de Basurama en annexe.

Fig. 22. Navidad en RE, crédit photo Basurama, 2016, <http://basurama.org/proyecto/navidad-en-re-reducimos-reutilizamos-recelebramos/>.

2. Interdisciplinarité et ouverture, une discipline en renouvellement.

2.1. L'auto-instruction par l'action.

En Espagne, les enseignements du projet et de la construction restent relativement théoriques et basés sur l'étude de références de grandes agences d'architecture mondialement reconnues telles que OMA, MVRDV etc. Ces ateliers de projet suivent, j'ai pu le constater, un rythme souvent extrêmement intensif qui laisse peu de place à d'autres activités, il arrive même que les autres enseignements soient relégués au second plan. Les projets conçus sont extrêmement ambitieux par leur taille (parfois cela revient à créer seul une ville entière), par leur localisation (des sites souvent totalement inconstructibles) et par leur programme. Des projets auxquels en somme, très peu d'étudiants seront à l'avenir confrontés. Même après l'obtention d'un diplôme en architecture, la garantie de savoir vraiment construire ou de mesurer la réalité économique d'un projet n'est pas assurée. En plus d'un enseignement considéré par les membres des collectifs comme figé et n'abordant pas les vraies questions qui les animent, l'expérience de l'agence ne laisse pas non plus le champ libre à l'exploration.

En effet, beaucoup témoignent de leurs expériences de début de carrière d'architecte ou de stages d'étude et les constats sont souvent les mêmes ; le travail qui leur est proposé de réaliser n'est jamais d'un grand intérêt (il se rapproche d'ailleurs davantage de missions de dessinateur plutôt que d'un travail d'architecte), mais surtout, certains parlent d'exploitation par l'agence, qui fonctionne sur le travail peu (voire pas) rémunéré d'étudiants qualifiés ou de jeunes diplômés. Les collectifs décident de boycotter ce type d'agissement, refusent d'intégrer ce système dans lequel ils ne se retrouvent pas. Faire partie d'un collectif en Espagne est, face à tous ces aspects, synonyme d'une liberté d'exploration et d'expérimentation (notamment à l'échelle 1) qu'il est impossible de trouver à l'école ou à ses débuts dans une agence. Cette volonté d'aller plus loin que les enseignements qui leur étaient proposés et de découvrir en expérimentant par soi-même a été l'élément déclencheur de la formation de Basurama comme collectif. Le fait de créer l'association, permet au jeune architecte ou à l'étudiant de s'installer dans une sensation de sécurité conférée par le groupe et propice à l'erreur puisque la tension ou la pression y est moindre. L'attente d'un résultat ou d'un rendement

tant économique que temporel est inexistante. Bien sûr, l'expérimentation a la vocation d'obtenir un résultat, mais celui-ci n'est pas relié à des contraintes autres que l'envie d'apprendre. Le collectif laisse aux membres une liberté non négligeable, qui peuvent alors s'auto-former en apprenant de leurs erreurs (qu'elles soient constructives, techniques, de l'ordre de la communication externe...), ou en découvrant par la sérendipité.

Elise Macaire le décrit ; «l'association est en effet pensée comme une «chambre d'expérimentation», permettant de prendre des risques et ensuite, d'avoir une activité professionnelle basée sur ce qui a été expérimenté¹⁹». Le collectif endosse presque le rôle d'une école de cas pratiques, qui octroie la possibilité d'apprendre par l'expérience au sein d'un groupe. Cela peut commencer par la réalisation de mobilier à l'échelle 1, dans le cas de Basurama. Ces expérimentations sont de trois ordres ; celui du bricolage, ou de la fabrication de prototypes, voire de projets achevés à notre échelle, dans l'espace. Cette exploration est liée à la perception du matériau comme objet de construction à la réalité matérielle et économique. Le second champ d'expériences est celui de la découverte et de l'instauration d'un lien avec les institutions, qu'elles soient liées à l'industrie du bâtiment, à l'Etat ou à la communauté. Enfin, il y a l'initiation à la conception en groupe (avec des intervenants extérieurs au collectif ou non), qui constitue une réelle découverte après une formation à travers les ETSA qui encourage l'individualisme et la compétitivité. Cette auto-formation n'a pas de fin réelle, le passage à la professionnalisation ne signifie pas que ces expérimentations s'arrêtent puisque c'est ce qui confère au collectif son statut, sa reconnaissance et sa visibilité.

2.2. De nouvelles collaborations.

L'ouverture à de nouvelles collaborations est un aspect indissociable du fonctionnement de ces nouvelles structures que sont les collectifs. Ces associations renient l'idée qu'un projet émerge du seul génie de l'architecte et revendiquent le fait que la conception et la réalisation d'un ouvrage est plutôt le fruit d'une collaboration et tout particulièrement des apports extérieurs. Jean Marc Huygen parle d'architecture indisciplinaire, «qui laisse une marge à des interventions extérieures : en

¹⁹ Elise Macaire, l'Architecture à l'épreuve de nouvelles pratiques, recompositions professionnelles et démocratisation culturelle, ENSA Paris la Villette, 2012, p.159.

plus de celles d'autres disciplines dès la phase de conception²⁰». Quant à Patrick Bouchain, il souligne le fait que l'existence de cette interdisciplinarité n'est pas nouvelle²¹. En effet, jusqu'au Moyen-âge et plus particulièrement jusqu'à l'époque de la construction des grandes cathédrales, l'architecture n'était pas seulement l'affaire de l'architecte seul mais c'était avant tout le fruit d'un travail collectif entre le peintre, le sculpteur, le vitrailliste, le tailleur de pierre... Cette production issue de la collectivité s'est progressivement perdue à la renaissance, avec la spécialisation des métiers et donc la fragmentation des arts dans des corporations bien distinctes.

L'architecte a endossé le rôle d'un décideur, capable de dessiner la totalité d'un bâtiment, sans concertation obligatoire des artisans et artistes, chacun rangés derrière leur forte appartenance à un corps de métier spécifié. Le schéma est alors devenu le suivant ; l'architecte ayant le monopole de la conception, dirige une équipe d'artistes spécialistes qui deviennent des exécutants, n'ayant plus le droit de décision. Cette structure, que l'on connaît bien puisqu'elle a perduré jusqu'à maintenant, est déconsidérée par les collectifs qui prônent le décroisement de ces grandes corporations dont on a hérité. Ils renoncent à leur spécialisation, choisissent d'unir leur travail à celui d'autres disciplines et de coopérer horizontalement avec d'autres corps de métier.

La plupart des projets réalisés par Basurama sont issus de multiples collaborations, qui prennent des formes extrêmement variées. Le travail peut ainsi être mené de front avec des institutions officielles, des artistes plasticiens, des graphistes, des spécialistes de l'audio visuel, des musiciens, des éclairagistes, des sociologues, des philosophes etc. Sans cette transdisciplinarité, et cette collaboration avec le milieu artistique, celui des spécialistes, des scientifiques, des constructeurs et des habitants, des investigations comme RUS n'auraient jamais pu exister. Avec la création de réseaux (comme nous l'avons expliqué dans la première partie) qui dépassent d'ailleurs les frontières d'un pays grâce à internet, les collectifs découvrant le travail des uns et des autres mais aussi des productions issues de disciplines autres que celle de l'architecture, questionnent la pertinence du travailler ensemble. Les compétences des uns et des autres se mettent au service non plus d'une discipline, ou d'une démonstration visant à affirmer le bien-fondé de celle-ci, mais plutôt à celui d'un message, d'une cause, d'un but commun. Au sein du

²⁰ Jean Marck Huygen, La poubelle et l'architecte, Actes sud, 2008.

²¹ Patrick Bouchain, Construire autrement, comment faire ?, Actes sud, 2006.

groupe de travail, l'artiste peut prétendre à concevoir un espace et réciproquement, l'architecte peut imaginer une installation d'art. La structure de l'association de collectifs et d'intervenants extérieurs confère le «droit» ou du moins offre la possibilité aux individus de mener un travail qui transcende ce pour quoi ils ont été formés. Bien que ce fait brouille les frontières entre les métiers, Basurama revendique ce type d'approche généraliste, tout en continuant à se définir comme collectif d'architectes.

3. Le collectif, une issue à une profession en crise ?

3.1. Du désaveu de la profession à l'affirmation d'une nouvelle discipline.

Les membres des collectifs reçoivent une formation d'architecte au terme de laquelle ils reçoivent un diplôme. Cette formation est décisive dans l'apprentissage de la discipline, et dans le positionnement idéologique. Les étudiants sont généralement libres de choisir leur parcours, et un très grand nombre d'options et de cours additionnels leurs sont proposés.

Cette quantité d'enseignements implique que la plupart des étudiants mènent à bien leur formation au bout d'une période minimum de 6 à 8 ans. Les futurs architectes peuvent d'ores et déjà s'engager dans des associations, ou prendre part à la vie politique de l'école. Le projet de fin d'étude et peu après, l'insertion dans le milieu professionnel déterminent assez vite chez le jeune diplômé une prise de position par rapport à la profession. Pour résumer brièvement, soit il accepte sa condition au sein d'une agence et se sent en accord avec le fonctionnement, l'organisation et la charge de travail qu'induit celle-ci, soit sa découverte de la profession d'architecte telle qu'elle est communément acquise provoque une réaction de rejet, et engendre une attitude plus militante envers le système établi. La multiplication subite des collectifs en Espagne tend à montrer que de plus en plus d'étudiants ou de jeunes diplômés se positionnent ouvertement contre la profession de l'architecte telle qu'elle fonctionne actuellement. La profession est associée dans un premier temps à l'architecture globale qui est actuellement produite, dont quelques noms très médiatisés occupent le devant du marché. Face à des questions d'étalement urbain, de construction massive mais surtout de perte d'identité des territoires (qui ne sont globalement pas traités dans les agences

d'architecture), le jeune architecte peut alors choisir de s'écarter volontairement de la pratique telle qu'elle est majoritairement représentée. Deuxièmement, le métier lui-même, dans sa représentation contemporaine engendre plusieurs problématiques. Il existe au fond un réel problème de communication entre l'architecte et les personnes pour lesquelles il construit. L'imaginaire lié à la profession n'aide en rien à pallier à cette incompréhension respective des deux parties. L'architecte est en effet souvent représenté comme un homme, aisé, qui ne construit que pour ceux qui peuvent assumer financièrement ses honoraires. Il est inutile de préciser que ce sont justement les architectes star qui contribuent à nourrir et crédibiliser cette construction mentale. Il est extrêmement difficile de communiquer le rôle et la fonction réelle de l'architecte car il n'existe justement aucun mode de communication entre l'habitant, l'utilisateur de l'objet architectural et l'architecte en charge de produire cet objet. Les collectifs tentent de déconstruire cette vision erronée de l'architecte (sans forcément vouloir sciemment décrédibiliser la profession) et, dans le but de rétablir une communication avec les habitants et usagers, veulent instaurer davantage qu'une relation architecte/client, avec le rapport d'autorité qui y est lié. J'ai pu constater lors de mes échanges avec le collectif Basurama que le ton employé est beaucoup moins formel et induit plus de familiarité que celui employé par beaucoup d'agences. Le collectif Basurama encourage son interlocuteur à s'exprimer librement. Les processus de participations mis en place par les collectifs témoignent d'une volonté de dépassement de la profession telle qu'elle est actuellement représentée et exercée. Ils construisent de nouvelles compétences, au service d'une discipline plus indisciplinée, plus pratique, plus ouverte aux changements et à la localité, plutôt que récurrente et globalisée.

3.2. Militantisme social et politisation.

Accompagnée de ce renouveau des pratiques, vient l'idée que l'architecture est un engagement et doit avoir une éthique. Cette architecture militante se place par opposition à l'architecture formelle. L'architecture formelle, celle qui produit des bâtiments de marque, l'architecture libérale en somme, a émergé au cours du siècle dernier, elle est non politisée et est une réponse spectaculaire à la volonté

d'exhiber un capital. Cette architecture comme le dirait Karl Marx, est une production intellectuelle régie par le mode de production de son époque. Les collectifs en réaction à cette architecture sans message ou du moins sans engagement, et au mode de surconsommation et de surproduction qui lui est associé, entendent produire à l'inverse une architecture militante.

Cette architecture prend sa force dans l'histoire d'un lieu et s'appuie dessus pour en comprendre les usages, la dynamique. Elle est politique dans le sens où elle est relative aux affaires publiques, elle se penche sur le métabolisme de la ville, sur des solutions pour l'améliorer, la réapproprier mais également comment bien y vivre en commun. Yona Friedman précise cependant : « *D'où une dimension politique, donc, évidemment, anti-politicienne. Politique parce qu'elle renoue avec le souci de la cité et du bien vivre en commun ; non politicienne, car elle n'obéit pas aux projets à courte vue des échéanciers électoralistes ; et militante par la diffusion d'énergies à même de fusionner des forces utiles pour fabriquer du lien social.*²² ».

Les collectifs d'architectes sont également militants parce que l'essence même de leur architecture, le fond, l'emporte sur la forme. Il ne s'agit pas d'œuvrer au service de mots mais plutôt par des actes, des chantiers, des actions. L'architecte sociologue ajoute : « *Dans ses productions, on ne vit pas côte à côte, juxtaposés comme des objets décoratifs, mais dans un réseau, avec un système de relations jubilatoires. Beauté du politique comme antidote à la politique* ».

Le collectif Basurama veut instaurer des relations entre l'écologie, le politique et le social et par des interventions, acte pour transmettre le plus largement possible l'idée qu'il est possible de vivre mieux, ensemble, et dans des modes de production plus raisonnables.

Elise Macaire parle des membres des collectifs comme des architectes écosophes, d'après ce que Félix Guattari nomme écosophie²³. Ce terme couvre l'analyse des relations entre l'écologie, l'économie et la philosophie et induit le fait que nous avons besoin de repenser les « vieilles idéologies qui sectorisaient de façon abusive le social, le privé et le civil ». Il est nécessaire selon le philosophe de définir ces termes afin de se les réapproprier, comprendre en quoi ils sont liés, dans le but d'éviter ou de minimiser la catastrophe écologique, économique, sociale et politique vers laquelle nous nous dirigeons déjà.

²² Yona Friedman, L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté, L'éclat, 2003.

²³ Félix Guattari, Qu'est-ce que l'écosophie ?, Lignes, 2013.

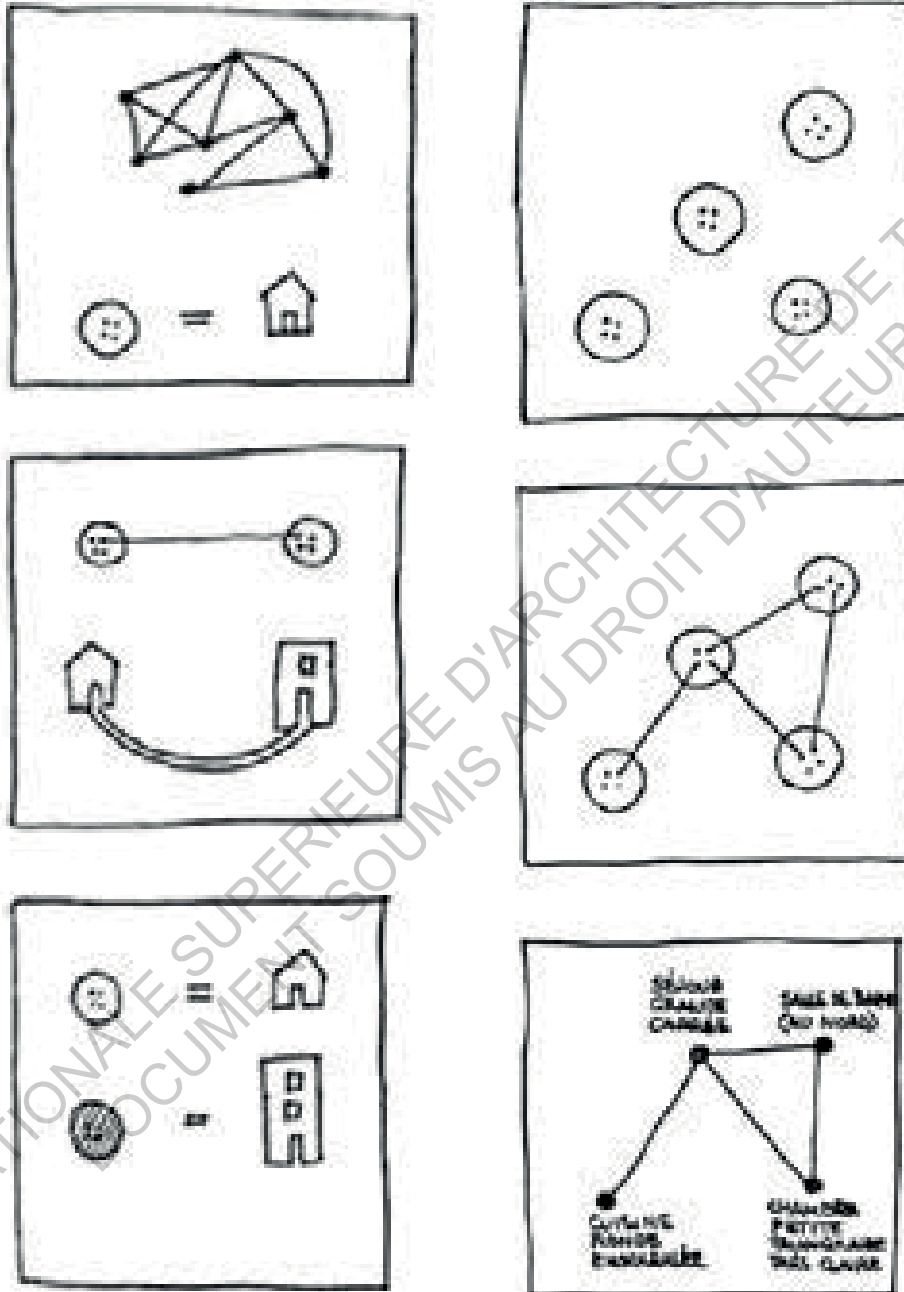


Fig.23.

3.3. *Le collectif, un modèle applicable à la profession ?*

Les collectifs, nous l'avons découvert tout au long de ce travail, s'éloignent volontairement de la profession d'architecte dans laquelle ils ne se reconnaissent pas. Cet éloignement est idéologique et se traduit dans leur pratique de la discipline. Ces modèles d'association et particulièrement Basurama remettent en cause un système qui montre ses limites. La planification urbaine concertée, la conscience écologique, l'implication des habitants dans leur environnement, le travail de groupe entre membres égaux sont autant d'éléments que les collectifs montrent qu'il est possible de réaliser en faisant de l'architecture.

Seulement, ce qu'il est possible de faire à l'intérieur de la structure sécuritaire du collectif est-il vraiment transposable à un modèle plus réglementé et plus hiérarchisé qu'est celui de l'agence d'architecture ?

Il paraît en premier lieu évident qu'il faudrait résoudre ou au moins atténuer le problème de communication entre l'architecte et la maîtrise d'ouvrage, voire l'utilisateur. Le projet participatif très démocratisé par les collectifs est bien sûr déjà expérimenté par quelques agences en Espagne, mais cela reste relativement anecdotique. D'une part parce que l'idée d'intégrer la participation des usagers dès la phase de conception du projet n'est pas admise, l'architecte tel qu'il est formé - d'abord à l'école, puis dans les agences - est supposé savoir ce qu'il est bon de construire pour l'ensemble, sans avoir à concerter tous les partis concernés par le projet. D'autre part parce que le marché de l'immobilier est contrôlé par les promoteurs, dont la priorité première n'est pas de savoir précisément quelle personne achètera quel bien. Leur objectif est de créer un bien suffisamment attractif, à moindre coût, et revendable à un public ciblé.

Or, la participation dans un projet nécessite que chaque personne de ce public soit justement identifiée comme individu avec des idées propres, des droits et des aspirations. Les collectifs d'architectes ne visent pas les mêmes marchés que ceux des promoteurs, c'est pourquoi le participatif leur est plus accessible. Mais en ce qui concerne les agences, les promoteurs ne devraient pas constituer une limite infranchissable, il faudrait avant de construire le projet, trouver des acquéreurs, écouter et comprendre leurs besoins et leurs envies plutôt que de construire d'abord et chercher ensuite des acquéreurs. Le projet participatif n'est pas

Fig. 23. Yona Friedman, les croquis comme outil vers une meilleure compréhension entre l'architecte et les usagers - dans «L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté», L'éclat, 2003.

l'unique moyen pour rétablir la communication avec l'architecte et rendre celui-ci plus accessible. En effet, il suffit parfois de créer un évènement, une réunion ou un lieu de rencontre afin de créer un réseau entre les acteurs du projet et rendre celui-ci à la fois plus acceptée et plus viable. L'architecte doit parfois endosser un rôle qui revêt davantage du consultant que de du créateur. Les architectes des collectifs, en écosophes, tendent également vers une construction plus locale, plus consciente de son environnement et de son économie.

C'est l'un des points qui seraient les plus à même d'être appliqués dans les agences d'architecture. Il est aujourd'hui possible (et de manière de plus en plus efficace) de construire avec plus d'éthique. De nombreux moyens sont déjà à la disposition de l'architecte pour composer de manière plus écologique mais aussi plus économique (notamment en terme d'énergie). Il existe à présent des bureaux d'études spécialisés dans le réemploi et de plus en plus d'entreprises de matériaux de construction conçoivent des nouveaux éléments à partir du recyclage, du réemploi ou de la réutilisation. Le simple fait de se procurer un matériau de construction local aurait plus de sens que d'en choisir un issu d'une production globalisée. Cela demande un changement dans la manière de concevoir et de se procurer le matériau, cela demande aussi plus de temps de réflexion et de conception. L'introduction du fonctionnement horizontal dans le système d'une agence paraît encore peu envisageable, mais cela pourrait revenir pour les architectes fondateurs d'une agence, à faire de leurs employés des associés (de manière plus automatique que ça ne l'est maintenant).

L'interdisciplinarité démontrée par les collectifs serait en revanche une excellente référence, et un exemple qu'il serait aisé de suivre. Il est largement à la portée des agences de collaborer avec d'autres disciplines et de se nourrir de leur travail. Mais encore une fois, cela demande un dépassement des compétences et plus de temps.

Les collectifs d'architectes ne sont donc pas un modèle qui pourrait prétendre à remplacer littéralement l'agence d'architecture. Par leur structure aux contours moins définis et par conséquent plus ouverte, il leur est possible d'expérimenter librement, moins contraints par les réglementations, les normes et les lois, mais également moins soumis aux diktats du marché économique. Ces associations étendent leurs pratiques constructives à une

échelle qui relève le plus souvent de l'installation. Comme nous l'avons remarqué à travers l'exemple de Basurama, les collectifs en Espagne ne traitent pas de projets de logements ni d'opérations à plus grande échelle. Ils se positionnent davantage comme des modèles qui proposent une vision différente de la pratique de l'architecture, en montrant que celle-ci peut justement s'exprimer dans la petite construction, voire la non construction. Bien que les collectifs ne pallient en aucun cas aux lacunes et aux dysfonctionnements de l'agence, ils remettent en question la pratique communément acquise de l'architecture, et les alternatives qu'ils proposent pourraient être, en y réfléchissant bien, un renouvellement du métier d'architecte.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion.

Les collectifs d'architectes, apparus ces 20 dernières années en Espagne proposent un modèle qui au départ célèbre une architecture perçue comme marginale. Bien que, nous l'avons vu, leurs formes, leurs statuts et leurs actions sont extrêmement diverses, on leur prête à tous certaines similarités. Ces structures impliquent un fonctionnement horizontal, elles se placent en marge du métier de l'architecte et au fonctionnement admis de l'agence, des représentations dans lesquelles elles ne se retrouvent pas. Les collectifs aspirent à un changement, un renouveau des pratiques de l'architecture, qui pourraient aller au delà de ce que proposent les agences aujourd'hui.

On l'a vu à travers l'exemple de Basurama, ces associations d'architectes souhaitent démocratiser une architecture plus accessible, plus engagée, plus politique, plus collective, qui délivre un message. On assiste à un processus d'expansion, encouragé par internet, mais aussi représenté dans l'espace public. Dans les années 2010, le modèle du collectif qui aurait pu demeurer isolé s'est finalement largement démocratisé et a gagné en crédibilité, en reconnaissance. En effet, le climat politique et social espagnol a par bien des aspects déterminés l'apparition massive de ce type d'association. On assiste alors à la création de connexions, et à la constitution d'un véritable réseau de collectifs issus de différentes disciplines et d'institutions. Face au lourd héritage des conséquences de la bulle immobilière, le paysage du pays tout entier est marqué par l'excessive production constructive, et pendant que les habitats collectifs et autres villas tombent en ruines, délaissés avant même d'avoir été investis, s'amoncellent des bidonvilles aux portes des grandes villes. Les collectifs se proposent de ne plus ignorer des situations qui ne devraient pas l'être. Face à un trop plein de questions que l'architecture d'auteur et le star-système élitiste ne résolvent pas, Basurama, l'un des premiers collectifs espagnols, se lancent dans des expérimentations qui s'éloignent de la pratique traditionnelle de l'architecture. Devant les immenses décharges qui se déploient en périphérie des villes, en voyant les madrilènes se délester chaque jour de leurs encombrants dans les rues, devant notre manière de jeter systématiquement ce que l'on achète, le collectif s'intéresse au déchet, une matière publique, comme objet de conception, et objet porteur de message.

Basurama, comme beaucoup d'autres associations d'architectes, expérimente à plusieurs niveaux. En effet, on recense une pluralité des interventions, entre théorie et construction, les membres se forment à la confrontation avec la réalité de la ville. L'objectif de leur travail est avant tout de démocratiser une nouvelle façon de faire l'architecture, avec les gens. Pour cela, les collectifs réalisent un grand nombre de projets participatifs, souvent des interventions de quartier, conçues avec les habitants. Il met en scène le déchet et surtout son abondance, dans des installations comme El árbol basura (l'arbre poubelle). Il s'agit également de redonner aux individus le pouvoir de maîtriser ce qui les entoure, et de vivre leur environnement comme un choix. L'architecte doit parfois agir davantage comme un consultant ou un médiateur que comme un décideur.

Les collectifs manifestent donc à travers l'ensemble de leurs actions et de leurs publications la nécessité de renouveler les pratiques des architectes. En revanche, ce que ces associations proposent à une échelle moindre peut-il être appliqué à des structures plus réglementées et déjà professionnalisées ? Les interventions pluridisciplinaires des collectifs semblent parfois relever davantage de l'installation artistique que d'architecture. L'expérimentation ne se confronte jamais au marché plus strict et contrôlé du bâtiment public ou d'ensemble de logements. Bien sûr, cela est justifié par le fait que les collectifs s'opposent à la construction vaine de nouveaux ouvrages qui seront à nouveaux désinvestis et laissés pour compte. Seulement cela revient parfois à éviter le problème. En effet, il est toujours nécessaire de construire de nouvelles infrastructures, ou de nouveaux logements, c'est la suite logique de la multiplication des vies humaines.

Le tout serait de parvenir à une hybridation du modèle de l'agence avec celui du collectif, où l'on réfléchirait à l'application de leur théorie, à l'échelle du bâtiment. Au cours de mon stage de master dans l'agence Encore Heureux en France, j'ai eu la chance de découvrir l'une de ces structures hybrides. Ce collectif fondé à la même période que Basurama a aujourd'hui la structure juridique d'agence d'architecture. De son passé de collectif, l'agence a gardé certains principes comme celui d'une architecture pensée pour consommer moins et consommer mieux (en énergie et en matériaux), une certaine éthique de l'écologie (beaucoup de leurs constructions utilisent le réemploi comme matière de projet), et un fonctionnement qui se situe à mi chemin entre l'horizontal et le pyramidal. La structure

traditionnelle et laisse une certaine autonomie à ses employés, qui sont appelés «collaborateurs». L'idéologie commune d'Encore Heureux, Basurama et le reste des collectifs d'architectes pourrait en fait se résumer à la phrase Patrick Bouchain :

«Nous n'avons pas besoin d'attendre les grandes décisions politiques inapplicables. Chacun, au quotidien peut agir pour redonner sens à la vie. Faisons en sorte que dans chaque geste l'économie et l'écologie soient au centre. Pour offrir plus de solidarité, reprenons la main sur notre vie. Le réemploi permet ce lien solidaire entre les hommes : car ce que nous réemployons est une matière ou un objet chargés de culture. Il est aujourd'hui possible de modifier notre comportement quotidien face à cette «grande époque» faite de pillages et de destructions des hommes et des matières. [...] Déjà, sous l'Antiquité et ensuite au siècle des lumières, cette question était présente ; «Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme²⁰».

²⁴ Jean Marck Huygen, La poubelle et l'architecte, Actes sud, 2008, préface de Patrick Bouchain.

Table des matières.

Introduction.	p.5
Choix du sujet.	p.5
Définition de collectif.	p.6
Enonciation de la problématique.	p.7
Méthodologie.	p.7
Partie I. Du Collectif aux collectifs.	p.8
1. Emergence des collectifs d'architectes en Espagne.	p.8
<i>1.1. Des facteurs politiques et économiques ?</i>	p.8
<i>1.2. Le règne d'un système hiérarchique unique, le fonctionnement pyramidal.</i>	p.12
<i>1.3. Contre l'architecture d'auteur, vers un fonctionnement horizontal.</i>	p.13
2. Aperçu du paysage des collectifs espagnols.	p.16
<i>2.1. Un écosystème riche.</i>	p.16
<i>2.2. Des connexions, la création d'un réseau.</i>	p.25
3. La démocratisation de pratiques nouvelles.	p.27
<i>3.1. L'espace public ou l'éternel connecteur.</i>	p.27
<i>3.2. Internet, véritable outil de transmission et de diffusion.</i>	p.29
<i>3.3. De nouveaux modes de représentation.</i>	p.31
Partie II. Basurama, activistes théoriciens.	p.33
1. Composition d'un collectif pionnier.	p.33
<i>1.1. Genèse.</i>	p.33
<i>1.2. Organisation et fonctionnement.</i>	p.34
<i>1.3. Aspirations et revendications.</i>	p.37

2. Champs d'actions.	p.39
2.1. <i>Une pluralité des interventions.</i>	p.39
2.2. <i>La théorisation active d'une idéologie.</i>	p.41
2.3. <i>Philosophie de la moindre échelle.</i>	p.44
3. Diffusion d'un modèle d'action.	p.45
3.1. <i>L'extension d'une méthodologie.</i>	p.45
3.2. <i>Pédagogie et projet participatif, propositions d'alternatives. à la pratique de la ville.</i>	p.47
Partie III. Vers le redess(e)in d'une pratique ?	p.51
1. La question du réemploi comme nouvelle matière de projet.	p.51
1.1. <i>Dilemme d'une architecture à durée limitée.</i>	p.51
1.2. <i>Voir et concevoir le déchet.</i>	p.54
1.3. <i>Le devenir de la matière, le cas des projets éphémères.</i>	p.57
2. Interdisciplinarité et ouverture, une discipline en renouvellement.	p.58
2.1. <i>L'auto-instruction par l'action.</i>	p.58
2.2. <i>De nouvelles collaborations, une extension des pratiques.</i>	p.59
3. le collectif, une issue à une profession en crise ?	p.61
3.1. <i>Du désaveu de la profession à l'affirmation d'une nouvelle discipline.</i>	p.61
3.2. <i>Militantisme social et politisation.</i>	p.62
3.3. <i>Un modèle applicable à la profession ?</i>	p.65
Conclusion.	p.68
Bibliographie.	p.73
Annexes.	p.76

Bibliographie.

Ouvrages.

- Yona Friedman, *Utopies réalisables*, l'éclat, 2000
- Mary Douglas, *De la Souillure - Essai sur les notions de pollution et de tabou, La découverte*, 2001
- Yona Friedman, *L'architecture de survie, une philosophie de la pauvreté*, L'éclat, 2003
- Patrick Bouchain, *La condition publique*, sujet/Objet, 2004
- Patrick Bouchain, *Construire autrement, comment faire ?*, Actes sud, 2006
- Michel Onfray, *Principes de contre-renardie*, Actes sud, 2006
- Patrick Degeorges et Antoine Nochy, *L'Impensé de la ville*, Actes Sud, 2006
- Jean Marck Huygen, *La poubelle et l'architecte*, Actes sud, 2008
- Yona Friedman, *L'ordre compliqué et autres fragments*, L'éclat, 2008
- Félix Guattari, *Qu'est-ce que l'écophilosophie ?*, Lignes, 2013
- Julien Choppin et Nicolas Delon, *Matière grise, Pavillon de l'Arsenal*, 2014
- Manuel Delgado, *L'espace public comme idéologie*, CMDE, 2016

Articles.

- Nicolai Ouroussoff, *A survey of Spain, architect's playgrounds*, the New York times, Février 2006
- Gregorio Rodríguez Cabrero, *L'État-providence espagnol : pérennité, transformations et défis*, La Documentation française, n° 115, 2008
- Anne Mélice, *Un concept lévi-straussien déconstruit : le « bricolage »*, Les Temps Modernes, n° 656, 2009
- Colectivo Egosfera, *Arquitectura viva/Arquitectura muerta*, egosfera.org, Octobre 2012
- Santiago de Molina, *Colectivos, caducidad, crisis*, la ciudad viva.org, Novembre 2012
- Marie-Carmen Smyrnelis, *Entretien avec Dominique Cardon à propos de la démocratie internet*, Transversalités N° 123, 2012/3
- Brigitte Froitiée, *Transformation du modèle social : le cas de l'Espagne*, Informations sociales n°180, 2013
- Josep Maria Montaner, *Opini3n - Colectivos de arquitectos*, El Pa3s, Février, 2013

Margaux Darrieus, *Collectifs d'architectes*, AMC n°232, Avril 2014

Benoît Heilbrunn, *Le monde des biens ou la naissance de l'anthropologie de la consommation*, Revue du MAUSS n°44, 2014

François Flahault, *La pente de l'illimitation*, Revue du MAUSS, n° 44, 2014

Adolfo Estalella, *Colectivos de arquitectura : otra sensibilidad urbana*, Prototyping.es, Janvier 2015

Revue.

L'architecture d'aujourd'hui, *Recycler*, n°372, Septembre - Octobre 2007

Arquitectura viva, *Colectivos españoles*, n°145, Novembre 2012

Mémoires et thèses.

Emilio Romero, *Residuos de construcción y demolición*, Universidad de Huelva, 2006/2007

Elise Macaire, *l'Architecture à l'épreuve de nouvelles pratiques, recompositions professionnelles et démocratisation culturelle*, ENSA Paris la Villette, 2012

Baptise Clouzeau, *Du collectif d'architectes à l'architecte du collectif : un métier à réinventer*, ENSAL, 2015

Sites web.

www.basurama.org

www.cairn.info

www.ine.es

www.labacalera.net

www.movimiento15m.org

www.arquitecturascolectivas.net

www.recetasurbanas.net

www.publicspace.org/

www.mmmm.tv

www.todoporlapraxis.es

www.boamistura.com

www.zuloark.com

www.arquitecturasemueve.wordpress.com

www.leon11.com
www.mytaki.es
www.makeatuvida.net
www.paisajetransversal.org
ww.pezestudio.org
www.zoohaus.net
www.desayunoconviandantes.com
www.fetsac.tumblr.com
ww.lamatraka.es
www.recooperar.blogspot.com.es
www.viveroinicitivasciudadanas.net
www.hipo-tesis.eu
www.lacasinegra.com
ww.lacol.org
www.espaciopool.org
www.crearqcio.blogspot.com
www.habitatsocial.coop
www.lagaleríademagdalena.com
www.madstock.es

Vidéos.

Intervention d'Elise Macaire «*Ecosophes, entre marge et polarité dans le champ de l'architecture*» lors de la journée d'étude «Architectes et collectifs aux prises avec l'espace urbain» à Toulouse, en mai 2011.

Interview de Francisco Mangado et Luis Fernández-Galiano lors de la quatrième édition du congrès international, «*arquitectura : cambio de clima*» à Pampelona, en Juin 2016.

Annexes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Questionnaire mail rempli par Mónica Gutiérrez Herrero de Basurama :

¿ Como nació esta idea de trabajar con la basura, hay un evento en particular ?

Basurama nace en la Escuela de Arquitectura de Madrid, como un evento, Festival y un concurso de diseño en el que se trabaja con basura, con lo desechado, por ser un material de fácil acceso y muy abundante.

¿ Que estatuto jurídico tiene vuestro colectivo ?

Basurama está constituida como Asociación .

¿ Hicisteis practicas antes de empezar como Basurama ? ¿ Si es así, donde y como pasó ?

Algunos miembros del colectivo si y otros no. Pero los que hicieron uno, fueron experiencia que no les gustó.

¿ Habéis documentado vuestro trabajo desde el principio ?

Si, en unas ocasiones mejor que en otras, pero desde el principio se han documentado procesos y resultados.

¿ Tenéis solicitudes de empleo ? ¿Cuándo nuevos miembros llegan en el colectivo, como pasa, esta responsable de un proyecto automáticamente ?

Si, tenemos solicitudes de empleo, pero no contamos con la posibilidad de contratar. No se incorporan nuevos miembros fijos al colectivo. Incorporamos colaboradores por proyectos y contamos con estudiantes en prácticas que cambian cada 3-6 meses.

¿ Tenéis un proceso particular en la concepción de un proyecto ? ¿ Es la materia buscada que induce el proyecto, o pensáis el proyecto y después buscáis la materia ?

no tenemos un proceso cerrado, ya que cada proyecto tiene sus condicionantes y sus necesidades, pero generalmente se produce primero un proceso de conocimiento de la comunidad con la que se trabaja, se generan pequeños ejercicios/micro-intervenciones de activación, se hacen reuniones de necesidades, de ideas, de creatividad, se co-diseña, y se contruye entre todos y finalmente se celebra.

Si por materia, te refieres a materiales, efectivamente los materiales determinan en ocasiones el diseño del proyecto, pero en otros casos la necesidad/ idea o diseño es previo a la búsqueda del material.

¿ Como encontráis vuestros colaboradores ?

A veces porque se buscan perfiles concretos, a veces porque se encuentran en el entramado social asociado al proyecto, a veces como respuesta a problemas que nos han surgido en el proyecto ...etc.

¿ A dónde van los elementos de instalaciones como las de "navidad en RE", o de "árbol basura" una vez que el tiempo de exposición se acaba ?

Como en casi todo depende, en ocasiones son donadas para que tengan una siguiente vida, en otras vuelven al sistema de reciclaje y otras las conservamos como obra de arte que entregamos a nuestro galerista.

¿ Como os veis más tarde, como estudio de arquitectos, con nuevos miembros...

Las proyecciones a futuro siempre son difíciles de hacer, nunca hemos descartado crecer e incorporar nuevos miembros o nuevos perfiles, pero nunca nos hemos definimos como estudio de arquitectura, sino colectivo.

Avez-vous un processus particulier en terme de conception de projet ? C'est la matière qui induit le projet ou vous pensez le projet puis vous trouvez la matière ?

Nous n'avons pas de processus arrêté puisque chaque projet a ses contraintes et ses nécessités. Mais généralement on commence d'abord par apprendre à connaître la communauté avec laquelle on travaille, cela entraîne de petits exercices, des micro-interventions d'activation, on fait des réunions dans lesquelles sont abordées les nécessités, des idées, de la créativité, on co-dessine et on construit ensemble, et à la fin, on fête ça.

Si par matière tu te réfères aux matériaux, effectivement les matériaux déterminent parfois le dessin du projet, mais dans d'autres cas le besoin/l'idée ou le dessin est là, préalablement à la découverte du matériau.

Comment rencontrez-vous vos collaborateurs ?

Parfois parce qu'on trouve des profils concrets, d'autres fois parce qu'on les rencontre dans le tissu social associé au projet, parfois encore comme réponse à des problèmes qui surgissent dans le projet... etc.

Où vont les éléments d'installations comme celles de "Navidad en RE" ou de "Arbol basura", une fois que le temps d'exposition est terminé ?

Comme pour presque tout le reste, à certaines occasions elles sont données pour qu'elles aient une autre vie, à d'autres elles reviennent au système de recyclage et les autres nous les conservons comme œuvres que nous donnons à notre galeriste.

Comment vous voyez-vous plus tard ? Comme agence d'architecture, avec des nouveaux membres... ?

Les projections dans le futur sont toujours difficiles à faire, nous n'avons jamais écarté l'idée de grandir et d'incorporer de nouveaux membres ou nouveaux profils, mais nous ne nous définissons jamais comme agence d'architecture mais comme collectif.

Questionnaire mail rempli par Mónica Gutiérrez Herrero de Basurama (traduit):

Comment est venue l'idée de travailler avec la poubelle, y a-t-il eu un événement en particulier ?

Basurama est né à l'école d'architecture de Madrid, comme événement, festival et concours de dessin au cours duquel on travaillait avec la poubelle, avec ce qui est jeté, parce que c'est un matériau facile d'accès et très abondant.

Quel statut juridique a votre collectif ?

Basurama a un statut d'association.

Avez-vous fait des stages avant de commencer en tant que Basurama ? Si oui, où et comment cela s'est-il passé ?

Certains membres du collectif oui, et d'autres non. Mais pour ceux qui en ont fait un, ça a été une expérience qui ne leur a pas plu.

Avez-vous documenté votre travail depuis le début ?

Oui, à certaines occasions mieux que d'autres mais depuis le début on a documenté les processus et les résultats.

Avez-vous des offres d'emploi ? Quand des nouveaux membres arrivent dans le collectif, comment cela se passe-t-il ? Est-il dès le début responsable d'un projet ?

Oui, nous avons des demandes d'emploi, mais nous n'avons pas la possibilité de collaborer. On intègre pas de nouveaux membres fixes au sein du collectif. On intègre des collaborateurs selon les projets et on compte sur les étudiants en stage qui changent tous les 3 à 6 mois.

Index des collectifs composant le paysage architectural espagnol, associés au nombre de mentions "j'aime" de leur page facebook respectives - relevées au 02/11/2016.

1. Accions Urbanes	716	54. La Panaderia	466
2. Aldiri	760	55. Laboratorio Urbano	843
3. Alg-a Laboratório	463	56. Lacasinegra	1018
4. Arkibai	*	57. LaCIV	*
5. Arkitiriteros	251	58. LaCol	6935
6. Arqtesania	482	59. Lagaleriademagdalen	3931
7. Arquect	1013	60. Lemur	45
8. Arquitectura SeMueve	4663	61. León11	2295
9. Asemblea Amarika	*	62. Lur paisajistak	*
10. Átomos y Bits	*	63. LuzaBlue Technologies	*
11. Ateneo Libertario	793	64. Madstock	1670
12. Autoconstrucción	*	65. Makea Tu Vida	4383
13. Basurama	17783	66. mAzetas	*
14. Boamistura	101017	67. M-etxea	1093
15. CaldoDeCultivo	174	68. MEVA	496
16. Calle Quevedo	80	69. mmmm...	1535
17. Casa do peixe	1574	70. MULTIHABITAR	329
18. Cc60	243	71. Mytaki	2082
19. Celobert Cooperativa	792	72. n'UNDO	4024
20. Célula cero	231	73. Nosolopaja	*
21. Cerojugadores	153	74. Nuke plataforma	*
22. CODA	1191	75. Otro Hábitat	187
23. Col·lectiu Volta	793	76. Paisaje Transversal	11762
24. ConceptuArte	*	77. Pez Estudio	3000
25. Creallar	1	78. Pista Digital	554
26. Crearqció	1695	79. PKMN	429
27. Democracia	831	80. Plataforma Territoris	303
28. Desayuno con Viandantes	9591	81. Proxecto Cárcere	1782
29. Editorial Tenov	1	82. Proyecto áSILO	*
30. El globus vermell	2078	83. Raons Públiques	2632
31. Encajes urbanos	1361	84. Recetas Urbanas	12001
32. Equal saree	593	85. Re-Cooperar	1920
33. Ergosfera	926	86. Recreant Cruilles	2178
34. Espacio elevado al público	2447	87. ReFarm the City	*
35. Espacio Pool	1321	88. Repensar Bon Pastor	246
36. Esta es una Plaza	6899	89. Sostenibilidad y eficiencia	
37. Estonoesunsolar	4705	90. energética	9507
38. FETSAC	2541	91. SOSTRE	671
39. Flu-or	698	92. SostreCívic	2826
40. eGruyère	*	93. straddle3	1705
41. Hábitat social	2380	94. Taller de Casquería	3090
42. Haceria Arteak	4852	95. Telenoika	2349
43. Hackitectura.net	*	96. Think Commons	319
44. HipoTesis	1238	97. Todo por la praxis	9421
45. Hiria Kolektiboa	*	98. Toki Arkitekturak	814
46. IDENSITAT	5709	99. Tramalloi	2252
47. [IN]SOS	1115	100. Unopor ciento	505
48. L.P.U	255	101. VIC	322
49. La Alien Nación	621	102. Zaramari	1610
50. La Anécdota	396	103. Zoohaus	3091
51. La Casa Invisible	2007	104. Zuloark	12064
52. La Fundició	1467		
53. La MatraKa	3111		

Tableau de classification des interventions de Basurama.

Evènements et actions	Installations	Intervención dans l'espace public	Expositions	Enquêtes et recherches
Delirios de cartón, Madrid, 2015	Navidad en re, Barcelona, 2015	Verano azul, constelaciones de sombras, Madrid, 2015	Agostamiento, abierto x obras, Madrid, 2015	El cuarto de basuras de la modernidad, Dessau, 2015
Mobiliario alfabético pei-battle royal, Madrid, 2015	Autocole idea 2, Madrid, 2015	Infia tu basura, Lisboa, 2015	Abundancia, Madrid, 2015	Fotografía de bajo coste desde el aire en big bang data, Madrid, 2015
Festival salvaje, Madrid 2015	Chainwork reverted, Bilbao, 2015	(Re)_create taipei, Taiwan, 2015	Paneles expositores, Madrid, 2015	Urban cooks platforms, Europe, 2013/2015
Lana lights festival, Bicicleta, Lana, 2015	Árbol basura, Madrid, 2015	City for children under 99 years old, Sao Paulo, 2015	Living as a form, International, 2014	Ruinas de lujo, Madrid, 2015
Das detroit projekt, Bochum, 2014	It's all yours guibenkian, Lisbonne, 2015	Playground gatos, Rio de Janeiro, 2015	Nada se detiene, Lleida, 2014	Trashlation, International, 2014
Este año sí: regalo navideño de huesos de jamón, Madrid, 2014	Autocole idea 1, Madrid, 2015	Intervención en el huerto de san juan, Madrid, 2015	Defiendo el territorio desde el aire, Castellón, 2014	Un vestido para lady gaga, Madrid, 2014
Jornada cultura y espacio público: reinventando la ciudad, Rivas Vaciamadrid, 2014	It's all yours, Londres, 2014	"Huellas", A Coruña, 2014	Relat de belles coses falses Barcelona, 2013/2014	Encuentro hacia una base de datos pública de cadáveres inmobiliarios, Barcelona, 2014
Cine al aire libre autoconstruido, Batumi, 2014	Lujo es basura, Rio de Janeiro, 2014	Espacio de estudio y de juegos, Galaxo, 2014	Un dilema, Barcelona, 2013	Ciudad escuela, Madrid, 2013/2014
Bochumer freizeit und pflegewerk, Bochum, 2014	Surrealismo plástico, Coque, 2014	Autoparque en Malabo, Malabo, 2014	Aprendiendo de las cuencas, Gijón, 2013	Local squares Europe, 2013/2014
Rus cairo: luces de ramadán, Le Cairo, 2012	Cualquier plástico dura más que un amor eterno, Varsovia, 2013	Inhabiting plastic oceans, La Cap, 2014	Trans trash, Boston, 2011	Ocio menos consumista, Delta del Ebro, 2013
Huerto vertical colegio lourdes, Madrid, 2012	Rompehielos, Oslo, 2013	El pati -obert, Lleida, 2014	6.000KM, Espagne, 2006/2011	Documental roskilde Trashfestival, Roskilde, 2013
Yo y guindalera, Madrid, 2011	Plastic bang! Kok, Bangkok, 2012	Autoparque en Maputo, Maputo, 2013	Diseño de sobre en el Seoul design festival, Seoul, 2010	Disecionando objetos, Berlin, 2012
Taller trash mappers en nueva york, Usa, 2011	Totoro out of trash, Istanbul, 2012	Autobarríos san cristobal, Madrid, 2012	Taller en el museo ico, Madrid, 2010	6.000KM, Espagne, 2006/2011
Ciclos locos, Madrid, 2011	Anciens abattoirs de casablanca, Casablanca, 2012	La casa de los niños perdidos, Addis Ababa, 2012	Talleres en el solar decathlon europe, Madrid, 2010	Lector universal de formatos, Gijón, 2010

Tableau de classification des interventions de Basurama.

Evènements et actions	Installations	Intervention dans l'espace public	Expositions	Enquêtes et recherches
Safari Basura, Espagne, 2008/2011	Con las cosas serias no se juega, Asunción, 2009	Autoparque Namby, 2011	Territori lleida, Lleida, 2010	100% sostenible, Espagne, 2008/2010
La noche en blanco 2010: ¡hagan juego!, Madrid, 2010	Todos somos cartoneros, Buenos Aires, 2006	El alto: sombras chiwifas, La Paz, 2011	Tsunami de basura, Santo Domingo, 2009	Ronda basuramericana, Amérique latina, 2009
Spermola sobre ruedas, Palma de Maiorca, 2010	Miami trash machine, Miami, 2008/2009	Picnic publique a cidade, Sao Paulo, 2011	Madridtelapone, Madrid, 2008	Casi todo lo que compras, lo tiras, Espagne, 2008
Spermola, Madrid, 2004/2010	Casi todo lo que compras lo tiras, Madrid, 2008	Publique a cidade, Sao Paulo, 2011	Exposición Basurama Panorámicas, Madrid, 2008	Chainwork (trabajo en cadena) MADRID, 2008
Bama sobre ruedas, Barcelona, 2009	Eres lo que tiras rb/07, Beirut/Lebanon, 2007	Rus jordania. Campo de refugiados de suf, Jordania, 2011	Basurama05, Madrid, 2009	Basurama IV, Madrid, 2007
Delirios con cartón Toledo, 2009		Milan sobre ruedas Milan, 2011	Basurama 04, Madrid, 2004	YO+M30, Madrid, 2008
Festival extratempestres '09, Madrid, 2009		The knot: uniendo lo existente con el imaginario, Lima, 2009	Basurama 03, Madrid, 2003	
Diseño de sobra, Madrid, 2009		Autoparque de diversiones público, Lima, 2010	Basurama 02, Madrid, 2002	
Tejedoras urbanas, Argentina, 2008		Nuevas formas de habitar la ciudad, Brasilia, 2009	Basurama , Madrid, 2001	
Haga su propio camino, México, 2008		'Brasmadrid, Sao paulo, 2007		
Lixurbana, Sao Paulo, 2007				
La sensación mutante, Valdemoro, 2006				
Basurama industrial, Valdemoro, 2006				
Basurama B, Bruselas, 2005				

Tableau de classification des interventions de Basurama.

Evénements et actions	Installations	Intervention dans l'espace public	Expositions	Enquêtes et recherches
Festival basurama 01, Madrid, 2001				

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Echange mail avec Jose-Luis Garcia Grinda, spécialiste en architecture vernaculaire et traditionnelle espagnole.

Estimado s.Garcia,

Soy Elena, una estudiante francesa, tomé tu asignatura de arquitectura popular española el cuatrimestre pasado. Trabajo actualmente sobre la formación de los estudiantes arquitectos en España y me pregunto si cuando estudiaste en la ETSAM ya trabajaste en grupo con otros estudiantes, o si tenias una formación individual. Tambien queria saber si tenias asignatura de proyecto (porque me acuerdo que tenias que dibujar mucho y estudiar las obras antiguas).

Lo siento por pedirte esas preguntas pero habiamos hablado de tu formación y me importa tu experiencia.

Esperando tu repuesta,

Un cordial saludo.

Elena Mary

Estimada Elena,

Mí época de estudiante es un tanto especial pues coincidió con los últimos años del gobierno de Franco y en la universidad todo estaba cuestionado. Realicé mis estudios desde otoño de 1968 hasta 1973. Desde luego proyectos era esencial en mí época, pero de manera distinta a cómo son ahora, pues se tendía a realizar proyectos más detallados y con detalles constructivos lo más reales posibles, incluso incluyendo condiciones lo más cercanas posibles a la realidad y a las normativas técnicas y legales del momento, según estábamos en cursos superiores. Siempre había proyectos en cada curso a partir de segundo. También el papel del dibujo era fundamental, pues era la asignatura de 1er curso que permitía seguir o no en la carrera. En ese momento debías aprobar todo primero como máximo en dos años si querías continuar.

Era muy habitual hacer trabajos en equipo, pero más por la iniciativa de los alumnos que del propio profesor. Llegamos a realizar un proyecto complejo de alojamiento turístico entre 11 alumnos, en 3er curso, que incluía un estudio completo de tipologías previas al proyecto.

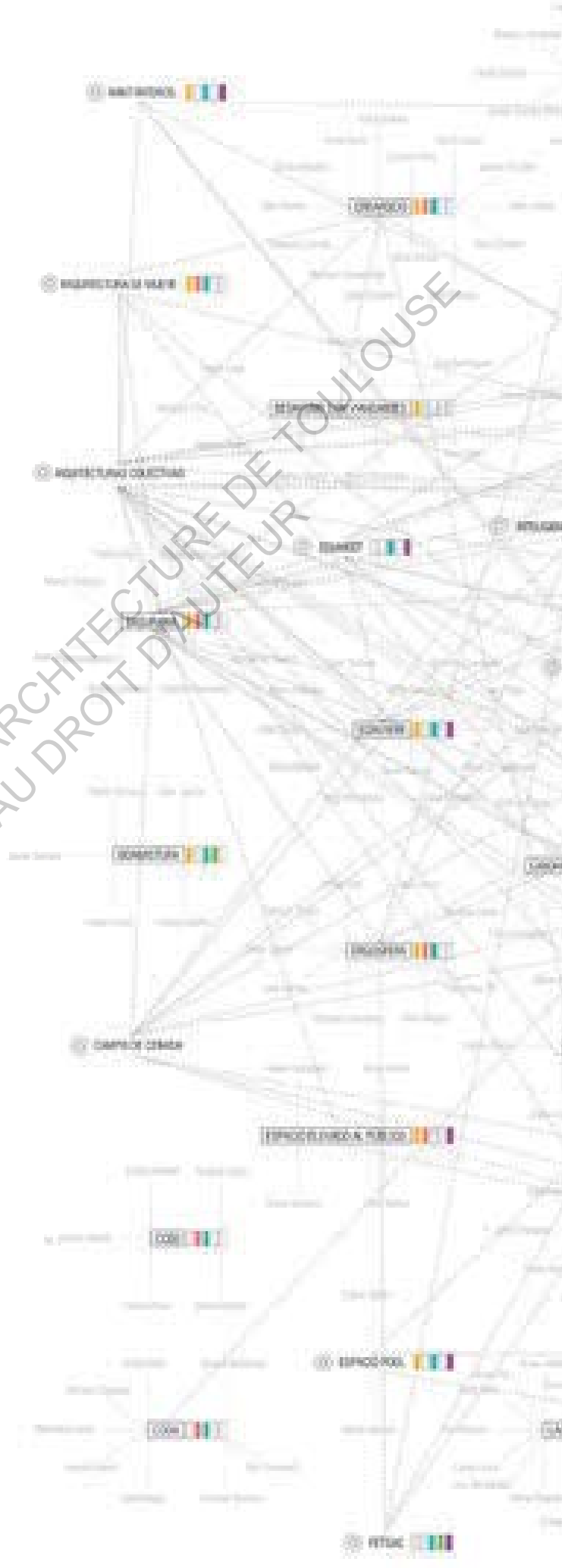
Era un momento incluso que, por las protestas, llegamos a tener la Escuela cerrada dos meses y los alumnos organizamos clases en paralelo con arquitectos que eran para nosotros interesantes en ese momento, alternativas a la propia Escuela. La tendencia oficial era la de realizar trabajos individuales, aunque matizada según la asignatura y profesor.

Es decir era un momento de cambio y protesta política que se reflejaba también a nivel de detalle en la asignaturas, con cambios en la docencia reivindicados por los alumnos.

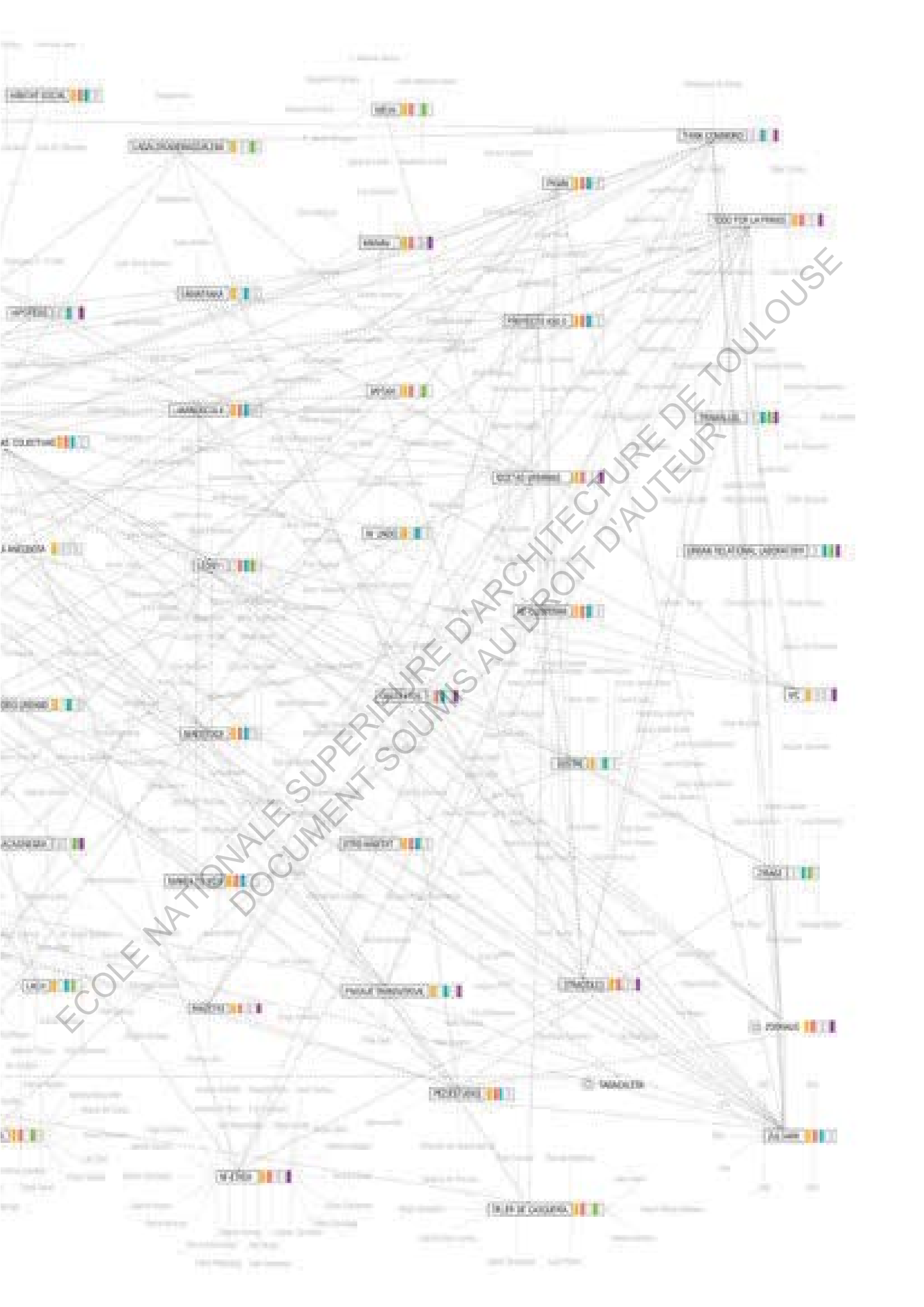
No sé si te sirven estos breves comentarios, tu me dirás.

Un cordial saludo.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE AU DROIT D'AUTEUR
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



- Chaires et programmes
- Associations
- Associations provinciales
- Associations de spécialistes
- Associations de praticiens
- Programmes officiels et reconnus
- Tous les membres de la profession
- Associations de praticiens



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

16 ENERO, 2014

Respuestas completas a cuestionario para el Discussion Paper de la 6ª Cumbre Mundial de las Artes y la Cultura

Basurama ha sido seleccionado como uno de los 18 casos de estudio del "Documento de discusión" de la 6ª Cumbre Mundial de las Artes y la Cultura. <http://artsummit.org/programa/investigacion/>

La Cumbre es un encuentro global de políticas culturales organizado por la Federación Internacional de Consejos de las Artes y Agencias Culturales (FICAAC) y el Consejo Nacional de la Cultura y las Artes (CNCA) del Gobierno de Chile, que ha reunido en Santiago a representantes de Ministerios y Consejos de las Artes de más de 80 países. Describa los principales objetivos de su proyecto y/u organización

Basurama ejerce de plataforma para la realización de proyectos relacionados con la creación y con la basura, entendida en su sentido más amplio, a partir de la reutilización de materiales y procesos de alta complejidad social. Trabaja en ámbitos culturales y sociales muy diversos como la gestión cultural, la producción de conocimiento compartido, la práctica artística como herramienta de transformación, la construcción de espacio público, el empoderamiento y la autonomía de comunidades, la formación y la reflexión crítica de la sociedad de consumo desde la proposición activa. Atraviesa múltiples disciplinas y conecta ámbitos de profesionalidad que no suelen trabajar juntos.

¿Qué contexto y/o acontecimiento incentivó la creación de su organización y/o proyecto?
Nació en el contexto universitario (Escuela de Arquitectura de Madrid, 2001) y las ganas de desbordarlo y compartir conocimiento, en un tiempo de máxima austeridad, soledad e individualismo, en el que la heroicidad del arquitecto estrella era el ejemplo a seguir

Nuestro deseo era la puesta en crisis de un modelo que considerábamos obsoleto, y de la necesidad de generar preguntas acerca de nuestra realidad más cercana. Basurama se propuso rápidamente como espacio de aprendizaje no formal, colectivo y compartido con otros, convirtiéndolo en un dispositivo eternamente mutante, para irse adaptando a las distintas situaciones con las que se cruza, tanto eventos locales como contextos y coyunturas históricas y económicas.

La basura fue el punto de partida. La basura es transversal, democrática, unificadora y ante todo es un recurso al alcance de todos, de fácil acceso y de enorme potencial creativo. Cuando colocamos el residuo en el centro de nuestro discurso nos interesa como herramienta, como materia de creación y como mecanismo de reflexión sobre lo que somos (como personas, como comunidad, como sociedad...). Es una manera de cuestionar las propias estructuras en las que nos integramos con la intención de buscar alternativas.

A su juicio ¿Cómo su proyecto y/u organización busca contribuir al tema de la cumbre mundial? ¿De qué manera se relacionan con estos acontecimientos? Basurama pretende contribuir constantemente a la ubicación de las artes, la creación y el pensamiento en la vida. Pretende colonizar los campos donde quiere trabajar, en lugar de trabajar desde un campo dado, sea la arquitectura, el arte, la ecología, la cultura o la industria cultural. Pensamos que todas las manifestaciones culturales pueden hoy en día contribuir a la construcción de un mundo mejor aplicando sus propias coordenadas y herramientas. No es que el mundo sea mejor porque podamos dedicarnos a crear, si no porque entendemos el arte como una vía al conocimiento, como una manera de hacerse preguntas y fabricar conocimiento colectivo que puede resultar muy útil y placentera.

El arte tiene que poder relacionarse con los retos que lanza el tiempo actual desde un pensamiento "fuera de la caja" que se adelante a sus posibles consecuencias, proponiendo alternativas viables construidas por y para todos.

De acuerdo a su experiencia ¿Cómo la cultura y las artes contribuyen a la superación de las problemáticas que dieron origen a su proyecto?

En general, el arte se ha relacionado con el medioambiente conduciendo a un mayor cuidado por el mismo. Desde ese punto de vista, algunos trabajos artísticos (Land- Art, Joseph Beuys, etc.) han planteado formas de vida muy importantes para la pujanza del movimiento medioambientalista. Sin embargo, nosotros proponemos formas de vida de bajo consumo, que proponen una visión de la ecología más basadas en la vida y los humanos que en la naturaleza, operando sobre los procesos productivos, las ciudades y cómo nos relacionamos con ellas. Pensamos que la gran ampliación que ha supuesto la apertura de la arquitectura para convertirse en un proceso colectivo abierto ha resultado muy útil para proponer muchas herramientas accesibles que nos permiten gestionar nuestras propias vidas. Además, la gran variedad de nuestra producción, nos permite operar sobre los imaginarios colectivos, modificación imprescindible para inventar un mundo nuevo y mejor.

¿Qué condiciones y características debe tener un espacio para ser creativo?

Debe ser un espacio donde se permitan desarrollar las confianzas, tanto en una misma como en los demás: creando colectivamente, esa confianza se va desarrollando. Debe ser un espacio abierto y flexible, que pueda ser modificado, explotado y apropiado por todos aquellos que lo necesiten. De esa manera, creamos espacios que son un recurso común, donde hacemos una la cultura que sea entendida, producida y creada como un bien común

Debe ser un espacio sin jerarquías, donde cualquiera pueda aportar su riqueza, conocimientos, creatividad y saberes desde su lugar.

Respecto a los lugares donde se desarrolla su proyecto ¿Qué importancia tienen la infraestructura y el espacio urbano/rural para su realización? ¿Han incidido en la realización de las actividades?

Tienen toda la importancia, son el punto de partida, el medio y el fin del proceso. Incluyendo en el espacio a las personas que habitan y se relacionan en él. Cuando hablamos de "construir ciudad" desde abajo, hablamos de construcción física real por parte de los ciudadanos, con sus propias manos y herramientas, de la ciudad, de sus espacios públicos, de la calle.

Para nosotros el espacio urbano y sus infraestructuras son el material de trabajo, no nos interesa construir algo nuevo desde cero. Trabajar con lo existente y otorgarle el máximo de posibilidades, es decir reutilizarlo potencialmente, en favor de un espacio mejor, de una ciudad más habitable. Trabajar con la infraestructura como eje central del proyecto (ejemplo RUS Lima) implica cuestionar la propia estructura dotándole de otros usos posibles o potenciando los menos impositivos. Trabajar con lo existente, transformarlo, repensarlo, no construir algo nuevo, es una manera de redescubrir tu ciudad, de apropiarse y soñar con lo imposible a través de lo posible.

Según Usted ¿Cuáles debieran ser los principios esenciales de un modelo de desarrollo cultural innovador?

Debería estar basado en un proceso recursivo, en el que la construcción de hegemonías, lenguajes preeminentes, "estrellas", "mainstream" y modas pueda estar revisada constantemente desde abajo. Debe ser un modelo que permita el desarrollo económico y personal de todos los creadores, sabiendo que creador es todo aquel que desee serlo, y todos aquellos que de hecho contribuyen a la modificación de su entorno físico, social y vital. Un

modelo que apoye a todos aquellos que construyen la cultura de un entorno, desde una definición muy amplia de cultura, poniéndose a su lado más que marcándoles el camino. **De acuerdo con los objetivos de su proyecto, ¿quiénes son los principales beneficiados? ¿Qué resultados han visto en la comunidad tras su puesta en práctica? Por favor, mencione algunos ejemplos**

Nuestros beneficiarios siempre son dobles: la comunidad que recibe/ construye un proyecto, junto con el "público" del mismo, que no tiene porque ser la misma comunidad. A ese "público" accedemos por internet y por medios de comunicación tradicionales, o yendo a sus campos a trabajar: el medioambiente, la arquitectura, las infraestructuras, la gestión urbana, la gestión de residuos, la pedagogía, la industria cultural...

Como impactos, hemos visto, sobre todo, nuevas formas de mirar el mundo. Algunos de nuestros proyectos han parido hijos directos, y sabemos que nuestros materiales y propuestas han sido replicados también en situaciones muy diversas alrededor del mundo. Sin embargo, pensamos que lo más interesante resulta nuestra contribución a una forma actual de proponer, preguntar y vivir el mundo que está funcionando de manera relativamente eficaz.

Por ejemplo en el proyecto de Autobarríos en un barrio a las afueras de Madrid. Comunidad local: Grupo motor de adolescentes, asociaciones sociales del barrio, dinamizadores sociales, empresas locales y el ayuntamiento del distrito. Público: vecinos del barrio, estudiantes de arquitectura, interesados en transformación urbana, etc..

¿Qué importancia cree que tiene el trabajo en red para su proyecto y/u organización?

Es la clave, vivimos en red, somos un nodo. Se terminó la lógica del artista solitario, por supuesto, pero también la de la "camarilla" exclusiva y elitista. Todos estamos en una sola red, internet, donde puede haber Open Data, cruces de prácticas, vidas, redes, etc. Lo complejo es saber utilizarla en todo su potencial.

La red como escenario horizontal de trabajo. Nuestra práctica la planteamos en términos de colaboración directa con otros artistas/agentes colectivos, con el objetivo de avanzar y aprender juntos y llegar a lugares nuevos. Así se genera un primer enjambre de red que se va multiplicando con la práctica colaborativa.

Respecto de su conocimiento del proyecto ¿Cuáles han sido las experiencias o hitos más importantes?

El desborde universitario fue clave para entender que el aprendizaje estaba en nosotros y en nuestra forma de vivir y de relacionarnos con otros.

La fuerza de la acción directa y su efecto en la realidad local nos hizo conscientes del poder del arte como herramienta transformadora, como por ejemplo ocurrió con una de nuestras primeras acciones públicas ante un conflicto urbano en la ciudad de Madrid: la construcción de una megaestructura urbana y sus consecuencias sociales y medioambientales (Video "Yo amo M30").

Y sobre todo, nuestra experiencia latinoamericana: el proyecto de arte público RUS (Residuos Urbanos Sólidos). Éste abordaba de manera directa conflictos del espacio público en las grandes ciudades latinoamericanas, los procesos relacionados con los desechos y sus protagonistas los recolectores, y el aprendizaje vital con las decenas de colectivos y artistas locales con los que trabajamos en red para llevar a cabo los proyectos en 14 ciudades distintas.

"Queremos invitar a la gente a reflexionar sobre el espacio público"

DAVID MARCIAL PÉREZ

Madrid | 27 JUL 2019

La expresión callejera de la próxima Noche en Blanco está en manos del colectivo Basurama. Benjamín Castro Terán es uno de los ocho integrantes de este innovador grupo de artistas culturales especializado en investigar las posibilidades creativas de los residuos, y que ha sido elegido por el Ayuntamiento para organizar y gestionar este evento que celebra su quinta edición el próximo 11 de septiembre. Basurama controlará un tercio de la programación y del presupuesto de esta edición con un lema: *¡Hagan juego!* Su vocación es combinar reflexión, participación lúdica e interacción entre los espacios públicos y sus poseedores: los ciudadanos.

Pregunta. ¿Cómo ha acabado Basurama asumiendo el comisariado de la Noche en Blanco?

Respuesta. Participamos en la edición de la Noche en Blanco [NEB] de 2007. Planteamos una instalación con cinco toneladas de ropa de segunda mano y muebles recogidos de la calle. Era una invitación para que los espectadores se apropiaran del espacio y de los objetos. Hubo una reacción muy interesante. La gente se disfrazó con la ropa, se llevó los muebles y se generó un espacio de interacción en el que todo el mundo jugaba con todo el mundo. A raíz de ese proyecto, el director de la Noche en Blanco, Pablo Beristegui, nos propuso el reto de convertirnos en comisarios de NEB.

P. Han realizado una convocatoria abierta de propuestas para intervenir en cinco plazas y han elegido siete. ¿Cuáles han sido los criterios de selección?

R. La convocatoria abierta es la primera vez que se ha hecho. La intención es que la selección de los contenidos en la NEB sea un proceso más abierto. Los presupuestos que se tuvieron en cuenta para elegir las propuestas fueron los siguientes: la idea del juego, la interacción con la gente, y la posibilidad del proyecto de insertarse en la lógica del barrio donde se interviene. También se ha valorado mucho hasta qué punto esas propuestas pueden tener una continuidad.

P. ¿Que esperan?

R. Que los proyectos inviten a todo el mundo a imaginar posibilidades en esas plazas. Nos interesa que la gente se dé cuenta de que, de las más de 200 propuestas que han llegado, muchas de ellas se podrían llevar a cabo sin el marco institucional de la NEB. Pensamos que esta es una muy buena oportunidad para invitar a la gente a reflexionar sobre el espacio público. Que se plantee que esas actividades, que parecen muy excepcionales, a lo mejor no lo son tanto y se pueden convertir en una oportunidad diaria para que cada uno se invente sus maneras de jugar y aprovechar el espacio público.

P. ¿Cuál es su opinión sobre el papel de los patrocinios y la apropiación que hacen algunas empresas privadas y sus marcas del espacio público?

R. Creemos que el espacio público tiene que ser de la gente que lo utiliza. Nos parece grave que se convierta en la extensión de un centro comercial o *show room* para anunciar sus productos, una amenaza constante que va comiendo terreno a los ciudadanos. Pero entendemos que la manera de contrarrestar ese tipo de fenómenos es generar un espacio público mucho más vivido y mucho más usado.

P. ¿Cómo se compagina esto con la batería de patrocinadores privados que tiene la NEB?

R. Este es uno de los temas que más reflexión nos provocó antes de asumir el comisariado. Nuestro planteamiento es que lo primero son los proyectos. Si luego en el proceso de desarrollo de esos proyectos hay alguna empresa interesada en patrocinarlo, según los criterios y los límites del artista, se podrá integrar. En ningún caso al revés. Dos proyectos ya cuentan con patrocinio y no ha habido ningún conflicto. Desde la dirección de la NEB lo han aceptado. No nos han forzado a modificar ningún proyecto para que entre el *sponsor*.

P. ¿Qué le diría a los que piensan que eventos como la NEB son una instrumentalización del arte por parte de las instituciones?

R. Será muy interesante ver cuánto profundidad crítica generan los proyectos. Por nuestra parte, estamos muy ilusionados porque creemos que tienen el potencial necesario para redefinir formatos, y que el uso de esos espacios cambie después de ese momento vivido.

MEMORIA DE LA BASURA

Son unos estudiosos de los desechos. La sociedad de consumo es el objeto de su tesis. La redefinición de la basura, su virtud. Basurama nació en 2001 en la Escuela de Arquitectura de Madrid y la media de edad del grupo apenas supera la treintena.

Ponen el énfasis en la reutilización, no en el reciclaje. Su credo es encontrar residuos donde no se espera hallarlos y buscar nuevos usos a cosas y no-cosas (objetos vacíos o con muy poco contenido, ideados para dar paso al próximo utensilio inútil) como bolsas de plástico o vallas publicitarias.

Construir bancos en las plazas de São Paulo con neumáticos de camión, levantar un muro en la playa el Benicàssim con la basura que dejan los *fibers* o montar una tómbola en Barcelona donde, en lugar de la muñeca chochona, los afortunados ganadores se llevaban a casa un pedacito de hormigón armado recién traído de las obras de la M-30. "Todo lo gastado tiene una memoria asociada a esos usos en los que nosotros encontramos una poética", afirman.

basurama

HOME SERVICES ARCHITECTS INFO PRESS CONTACTS PARTNERS PRESS



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE TOULOUSE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mémoire de séminaire : conditions de consultation

Ce document est protégé par le droit d'auteur (art. L. 112-1 du Code de la propriété intellectuelle).

L'auteur du document accorde les droits d'usages suivant :

	OUI	NON
Consultation sur place		
Impression		
Diffusion Intranet		
Diffusion Internet		
Exposition		
Publication non commerciale		